This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MENDES

1st was 1892.

Not in Vicaire

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

MENDES

1st was 1892.

Not in Vicaire

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LA

MESSE ROSE

626

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Quinze exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

C. 1825. — Paris. Imp. F. Imbert. 7, rue des Canettes.

CATULLE MENDÈS

LA MESSE ROSE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1893
Tous droits réservés.

LA MESSE ROSE

ET LA MESSE NOIRE

Jo, Lo et Zo, venez ça, je vous prie, et vous aussi, Lila, et vous aussi Colette ! venez, petites belles, qui êtes de grandes coupables, et préparez-vous, — ne souriez pas, s'il vous plaît, car votre sourire est si joli ! — à subir de graves réprimandes. Il est temps qu'à mon tour je vous dise votre fait ! Justement parce que j'eus, longtemps, la faiblesse de ne point haïr la subtilité de vos grâces et de vos parfums mêlés, je me sens obligé à une sévérité toute particulière, — compensation naturelle d'une trop invé-

térée indulgence. Redoutez, étranges criminelles, la violente équité d'un juge qui fut, presque, votre complice ; et ne soyez pas surprises lorsque, tout à l'heure, je vous infligerai, en châtiment de vos forfaits, quelque effroyable peine, comme, par exemple, de demeurer trois heures sans frôler de la houpe à veloutine votre joue que parfois rose encore le regret des pudeurs, ou de craindre, — de craindre seulement, puisqu'enfin ce supplice, nous le savons bien, ne saurait être réalisé ! — de craindre que votre corsage, si par quelque fortune il se rompait en l'effort d'une valse, cessât tout à coup de cacher une gorge dénuée d'analogie avec la fermeté des fraîches neiges, et où s'épanouiraient trop deux pâles roses fanées !

Donc, venez çà.

Vraiment j'en apprends de belles ! A en

croire ce que j'ai lu, ces jours derniers, un peu partout, c'est vous, oui, vous seules, Jo, Lo, et toi, Zo, ma préférée,— futile Brunehilde hélas ! d'un frivole Wotan ! — qui êtes cause de tout le mal qu'il y a dans le moderne amour. Si d'affreuses guêteuses de primeurs virginales assaillent et rompent, comme d'un coup de genou on renverserait un frêle tronc de bouleau, des fillettes effarées, et les laissent, déchirées, sur le lit d'une auberge de banlieue ; si de pures jeunes femmes succombent, sanglotantes et sanglantes, pareilles à des anges qu'une louve dévora ; si dans les dortoirs conventuels ne dorment point, deux à deux, les pensionnaires aux couleurs pâles ; si les ventres des fiancées, au lieu des sacrés stigmates de la maternité, montreront des morsures de baisers inféconds ; si les lits conjugaux sont vides de l'épouse râlante en

de féminines alcoves ; si, partout, les amants se lamentent à cause de leurs maîtresses ravies — ah ! si ravies ! — par des amantes ; si quelque obscène vieille, semblable aux chiennes vagabondes d'Horace ou de Martial, demande à la rougeur d'un meurtre voisin l'illusion de son sexe tari ; si la morphine, calmant et redoublant les remords, console seule, et délabre, et tue les possédées du démon Mephistophéla ; si, malgré l'avertissement que lui donne l'austère et morne roman qui est, certes, le plus médiocre, mais qui est aussi le plus désolé et le plus désolant des livres, si, malgré le roman où une mère n'ose plus embrasser sa fille, la femme transgresse jusqu'à l'au delà du pardon l'éternelle loi imposée à l'humanité ; si l'infâme rêve abolit et bafoue l'auguste instinct bestial, auguste, en effet, d'être bestial ; si enfin

pour la gloire de l'Enfer et la défaite de la Charité divine que déconcerte l'irrémissible, s'accomplit la prophétie du mélancolique poète :

La femme aura Sodome et l'homme aura Gomorrhe
Et, se jetant de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté ;

c'est de votre faute, petites, c'est à cause de vous, Jo, Lo, Zo ! et vous fûtes les exemples et les conseillères de l'universelle perversité.

Alors :

— Oui ! dit Lo.

— Parbleu ! dit Jo.

— Comment donc ! dit Zo.

Puis, toutes trois, elles pouffèrent de rire ; et Lo, riant plus près de mes lèvres :

— Tu es trop bête ! dit-elle ; vraiment, si tu ne nous avais inventées, je te tiendrais pour un sot, tant il est absurde de

prendre garde aux réprobations de ceux ou de celles qui cherchent, en la futilité libertine de quelques pages, l'excuse de leurs vices immémoriaux ! Voici, parbleu, une belle histoire. C'est parce que j'ai tendrement soupiré pas trop loin d'une bouche sœur de ma bouche, et parce que tu notas, attendri, la mélodie de nos soupirs, que le rut effréné, prémédité aussi, de quelques monstrueuses créatures, tourmente l'innocence des vierges et la placidité des sereines épouses ? C'est parce que nous avons ri, toutes trois, que pleurent des amants et des époux, c'est parce que nous fûmes les simulatrices exquises d'un désir que nous n'eûmes point... car, non, nous ne l'eûmes point !...

— Non ! dit Jo, hésitante.

— Non ! dit Zo, plus résolue.

— ... C'est parce que nous imitâmes en

des harmonies de phrases presque pareilles à des vers, en des élégances de rhythmes, les roucoulements des colombes cythéréennes, des colombes sans ramiers, que l'amour sans amant souille de ses vilenies, mord de ses colères exaspérées, les lèvres ingénues et les vénérables gorges ? Tu te moques, je pense ; et les innocentes, c'est nous.

— Certainement ! dit Jo.

— Sans nul doute ! dit Zo.

Un peu troublé, je repris :

— Cependant vous ne sauriez affirmer que vous êtes irréprochables. Il est bien certain que, dans plus d'un de mes contes, vous avez mal dissimulé des sentiments dont avait lieu de s'alarmer une morale un peu austère.

Mais Lo, très lettrée :

— Sous les grands myrthes où se mêlaient des roses, Erinnys, un soir de brû-

lant été, aspira aux lèvres d'Amymonè, des parfums plus doux que ceux des roses et des myrthes.

Jo, non moins savante :

— Sur le lit des festins, aux fêtes de la Bonne Déesse, les belles patriciennes dédaignaient rarement le voisinage couché d'une amie initiée aux tendres rites ; et le plus charmant des jeunes hommes n'était admis en ces mystères que vêtu d'une robe de femme.

Zo, plus érudite encore :

— En un temple de Sicile, non loin pourtant du mont vomisseur de laves où bouillait la possibilité du châtiment, seules étaient admises à s'agenouiller devant la Vénus en marbre couleur de chair, les dévotes qui payèrent aux prêtresses la dîme, et c'était, cette dîme, une caresse longue !

Lo dit ensuite :

— Il arriva au château de Signe, dans le temps où la dame Clermonde des Iles d'Or présidait les débats d'amour, que Bernard de Ventadour faillit mourir de peine parce qu'il vit, entre les cheveux d'Alaïs de Roquemartine, une fleur des bois que lui avait le matin, refusée sa mie Alcyone, de tant de viril amour servie !

Zo, troisième, dit :

— Puisque les Mignons du roi n'accordaient qu'un regard distrait à l'émotion des jeunes seins soulevant la soie et les dentelles, la marquise de Romans crut sagement faire en ne refusant point aux lèvres de Madame de Belleval l'orgueil de constater que cette émotion, à peine apaisée d'un baiser, se ravivait étrangement !

Lo reprit :

— Ce n'était point une tristesse pour la Dame de cour et la Fille du monde, invi-

tées à souper dans la maison du faubourg, que M. de Fronsac tardât d'y venir, car, en la petite salle aux peintures aimables, assises devant la table étroite où saignait, diaphane, dans les assiettes, le piment rose des étranges confitures, le champagne bientôt leur conseillait cent folies par où se console la mélancolie des attentes !

Puis, toutes trois, en des bavardages mêlés :

— Et, plus tard, tant de Filles-aux-yeux-d'or baisèrent des yeux de violette et des yeux de pervenche, qui eussent été fort inattendus sous de viriles paupières, et tant de Théodore de Maupin, d'une seule nuit, firent deux nuits nuptiales ! et, non plus dans le livre, mais dans la vie, tant de jeunes femmes connurent qu'aux lèvres des jeunes femmes tiédit une fragrance où ne s'attarde aucun souvenir de cigare ni d'alcool !

Et elles conclurent :

— De sorte, ô pusillanime poète, qu'il est immémorial autant que récent, qu'il est d'autrefois, et de naguère non moins que d'aujourd'hui, le péché dont on nous accuse d'avoir donné l'exemple ! les tourterelles aux becs unis auraient suffi à en instruire les demoiselles qui, les mois des vacances, se promènent, deux à deux, dans la venelle du bois.

De plus en plus perplexe, je murmurai :

— Il n'en est pas moins vrai que vous me faites peu d'honneur dans le monde ; et ce ne serait pas sans raison que je regretterais de vous avoir imaginées. J'accorde que vous fûtes des imitatrices, non des initiatrices ! n'importe ! il eût été bienséant de ne point se régler sur de fâcheux modèles ; et le péché des autres n'innocente pas le vôtre.

Lo, que Jo et Zo approuvèrent, cria :

— D'abord, ce péché, nous n'avons jamais avoué que nous y fûmes enclines ! Qui donc oserait prétendre que nous l'avons commis ? En quelle page de ton œuvre nous en as-tu rendues coupables ? Eh ! relis-toi, je te prie, si tu oses braver l'ennui ; tu ne trouveras pas une ligne où un seul de nos sourires se soit pâmé, définitivement, en un baiser avéré. Tu es, en réalité, un conteur remarquablement moral ! Puis, quand même il serait véritable que nous imitâmes Erinnys enlaçant Amymonè sous les myrthes mêlés de roses, ou la Fille du monde et la Dame de cour soupant dans la petite maison de Monsieur de Fronsac, nous n'aurions du moins aucune ressemblance avec les exécrables dévoratrices de vierges et d'épouses. Elles sont les violentes, les acharnées, les hideuses ; nous

sommes les tendres, les lentes, les jolies. Leur désir, fait de rut et de colère épouvanterait le nôtre, fait de rêveries et de paresses. Ce n'est pas notre sourire qui leur enseigna leur rictus ! Nos ongles à peine aigus n'ont rien de commun avec leurs acerbes griffes. Elles vont à la Messe noire, nous allons à la Messe rose. Nous sommes si différentes même des héroïques et formidables damnées qu'illustra le grand Baudelaire ! Va, tu te calomnies, ou tu t'en fais accroire, poète aux songes délicats ! En tes plus hasardeuses inventions, tu ne perdis jamais le souvenir de la grâce fuyante des nymphes disparues entre le frémissement des saules, ni celui des marquises, toutes dentelles et parfums, qui, couchées sur le sopha de Crébillon, laissent pendre leur pied nu hors de la mule tombée ! Eh ! puisque tant d'odieuses détraquées tenaient si fort à nous

prendre pour modèles, que n'imitaient-elles, de nous, ce qu'en effet nous leur offrions en exemple : la jolie folie de nos rires presque ingénus malgré quelque sournoiserie, et l'enfantillage de nos perversités sans malices, et le clair rêve de nos yeux, et la fraîche rose à nos lèvres qu'aucun âpre baiser n'a pâlie !

LES POUPÉES

LES POUPÉES

Dans les victorias hasardeuses qui affrontent encore, au Bois, l'inclémence automnale, et dans les boudoirs des mondaines, où les fleurs parfument et charment l'air d'une odeur presque de femme (car on maquille les anémones, on met du rouge pour les lèvres aux lèvres des roses, sans négliger d'aviver d'une ligne de k'hol l'œil profond des pensées), et dans les petites loges sur la scène où se serrent deux à deux les mystérieuses spectatrices que voile un voile de point d'Angleterre et de jais, des poupées apparaissent entre les froufrous frôlés des

jupes ou des manches. Oui, décidément, c'est la coutume, parmi les plus élégantes, d'avoir et de faire voir des poupées! On serait tout à fait province, — pis que province, banlieue! — si l'on s'avisait de montrer, sur ses genoux, ou sur le coussin de soie japonaise, les menus terriers écossais, noirs et fauves, de naguère, les blancs havanais pareils à des houppes à poudre de riz. Et ces poupées sont exquises puisqu'elles ressemblent aux Parisiennes qui s'en amusent et s'en décorent. Pas plus grandes, mais aussi grandes que les bébés vivants, roses chairs et blanches dentelles, dont s'enorgueillissent les nourrices aux longs rubans prolongés jusqu'à l'asphalte, elles sont habillées comme de vraies femmes habillées par le couturier sans rival; celui-là serait un imbécile qui affirmerait leur avoir vu deux fois la même robe; et chaque toilette nouvelle

est toujours le plus récent trait de génie d'un glorieux inventeur. Pour ce qui est du visage, s'il est émaillé, c'est pour rappeler la splendide face pâle d'une illustre mondaine! mais il est joli, futé, mignon, et museau-de-chatte à tel point que l'on pense voir Théo ou la petite Duhamel. Les lèvres s'ouvrent comme une fraise qui crèverait de rire, et elle rit aussi, la joaillerie des yeux verts, et, sous un chapeau dont les fanfreluches sont des ramilles comme volantes où pétillent des oiseaux-mouches, se mêle et s'entortille et bouffe et se hérisse, impertinente, la gaminerie des frisons roux. Mais si les poupées ont l'air fou, qu'elles sont tendres, en les regardant, les mondaines qui les ont dans la victoria, ou dans le boudoir, ou dans la loge sur la scène! Non, il n'est pas de spectacle plus touchant que celui des regards, des caresses (la main dégantée), et

des sourires, et, en un mot, de tous les menus soins, maternels, si j'ose dire! dont chaque couple de Parisiennes enveloppe, enlace, enchante la mignonne chose pareille à un être. Quelquefois même, — et alors on sent son cœur se fondre en un ineffable délice d'attendrissement! — les souffles des deux jeunes femmes se mêlent en le frôlement dont leurs bouches effleurent le front de la poupée, et l'on croirait, vraiment, qu'elle prend vie sous l'hymen des deux vagues baisers.

Mais pourquoi cette aimable mode s'est-elle établie, presque généralement, parmi celles pour qui nous mourons d'amour? Sont-elles assez ingénues, les Parisiennes, sont-elles demeurées assez pareilles aux petites pensionnaires des couvents, qui errent sous les tilleuls de la cour, pour que le désir les hante de jouer, deux à deux, à la poupée?

Ah! qu'elles sont ingénues! Vous ne l'ignorez pas, vous, époux, qui, avec une si grande tranquillité, passez les nuits au cercle, tandis qu'elles sont endormies, plus tranquilles que vous-mêmes, entre d'honnêtes draps que ne frippa jamais la nerveuse fatigue d'une main naguère mal conseillée par la perversité d'un rêve; vous le savez aussi, vous, amants, qui, dans les garçonnières où les attirèrent de condamnables stratagèmes, demeurâtes tant de fois interdits à cause de la parfaite innocence, de la si complète inconscience du péril, et de toutes les virginales surprises que vous montrèrent celles qui furent, hélas! vos victimes. Mais, pour si candides qu'elles soient, on ne saurait admettre que les Parisiennes veuillent revenir aux jeux de la première enfance. Elles ont d'autres soins, de nouveaux devoirs. Il faut qu'elles concourent à des œuvres de

charité, qu'elles aillent essayer chez le couturier, qu'elles se montrent à tous les five o'clock de leur monde, et qu'elles dînent, officielles, aux ambassades, ou bien, camarades, dans les cabinets des cabarets illustres, et qu'elles soient admirées aux bals des ministères ; et qu'aurait-on dit si leurs loges étaient restées vides le soir de la première de *Lohengrin*? Il est donc certain qu'elles ont, pour aimer les poupées, une raison qui n'a rien de commun avec les enfances du premier âge; et cette raison, ah! si jolie, si exquise, si tendre, je l'ai, je pense, devinée...

D'abord, il sied de vitupérer, avec une juste indignation, les poètes, un surtout (oh! l'oserai-je nommer?) qui calomnièrent avec une inconcevable effronterie et une perversité véritablement méritoire des pires supplices infernaux, les tendresses dont, parfois, se joignent — si pures pourtant! — les

Parisiennes des temps où nous vivons. Quoi? ils ont osé supposer, — non, je ne puis, sans horreur, le redire ! — que des bouches féminines, l'une et l'autre, peut-être, se convoitèrent, et que des amies, après le dîner qui se prolongea, ne vont pas uniquement pour s'extasier des belles phrases ou des nobles vers, voir, du fond des sombres baignoires, les revues de fin d'année où les seins se gonflent hors des corsages d'ailleurs sans manches et où le volume sculptural des chairs emplit jusqu'à d'heureuses déchirures la soie pailletée des maillots ! Ils ont pu croire et faire croire, que les oreillers jumeaux des lits d'amour virent plus d'une fois des lèvres roses, sans duvet, s'entr'ouvrir, pâmées, sous un souffle qui n'avait pas traversé des moustaches ! Ah ! les vilains ! ah ! les monstres ! Combien je m'humilie, repentant, devant vous, vertus calomniées ! Pardonnez-

moi, Lise de Belvelise qui n'avez jamais, je l'accorde, préféré à M. de Marciac celle qu'il vous préféra, et vous, Madame de Ruremonde, à qui je prêtai tant de propos troublants, et vous aussi, les toutes petites, les toutes futiles, Jo, Lo, et Zo, pécheresses, certes, mais non pas du péché abominable dont je fis, si mensongèrement, votre gloire! Grâce au ciel, il est bien établi maintenant que jamais aux tendresses féminines ne se mêlèrent des désirs anormaux; et si, quelque nuitée, on réunissait par féerie en une seule salle tous les lits, si chastes, des Parisiennes, ce serait comme le dormoir d'un couvent de jeunes Séraphines.

Cependant, entre les jeunes femmes, des amitiés se nouent; pures, ah! si pures, et si dénuées de toute vilenie, elles existent et se perpétuent, ces amitiés, tendres, désintéressées, fidèles; mariages hyperphysiques,

où se réfugient les âmes que blessèrent les brutalités maritales, que désolèrent les trahisons des amants. Oui, il est de ces unions exquises, à qui sourient, devenues des saintes, les petites anachorètes des Thébaïdes, que ne réprouvèrent pas, qu'encouragent même les anges gardiens.

Or, quoique si chastement immatérielles, il faut bien qu'elles ressemblent, un peu, étant des hymens, aux terrestres hyménées, et c'est pourquoi les Parisiennes ont des poupées dans les victorias, ou les boudoirs, ou les loges sur la scène, entre les froufrous frôlés des jupes ou des manches.

Ah! la jolie coutume! Lorsque enfin, entre deux jeunes femmes, la tendresse s'est confirmée par d'assez longues épreuves, lorsque rien n'a pu la rompre, ni les jalousies, ni, à quelque bal, un triomphe de plus délicieuse toilette, lorsque, sans aucun alen-

tissement de délice, des mois se sont écoulés, — mettons sept mois, ou neuf, plus souvent neuf, — alors, ô candide imitation! l'une des deux amies offre à l'autre une poupée où se réalise, à peine (puisqu'elle ne vit pas, cette poupée !) leur idéale douceur mutuelle; et il y a, après les relevailles, — car elle feint des fatigues, la donneuse de poupée — des fêtes charmantes. Le baptême d'abord. Des deux noms des deux jeunes femmes, on en fait un seul. Il n'est rien de plus adorablement puéril. Si elles se nomment, les compagnes, Marthe et Valentine, elle se nommera, la poupée, Martine. Imaginez les jolies épousailles de syllabes! Et ce sont, après les cérémonies du baptême (quelles cérémonies? des dîners, des bals, où l'on offre la nouvelle venue à l'admiration un peu jalouse des mondaines moins heureuses), ce sont les mille soins que ré-

clame le petit être. On le choie, à deux, on le baise, on l'habille, on le déshabille, on le fait marcher, en le tenant par les bras, sur le tapis du boudoir (jeux charmants des jeunes ménages), tant qu'enfin, grandie, et belle déjà, et vêtue à la dernière mode, on peut emmener la poupée avec soi, fières d'elle, au Bois et aux premières représentations !

Allez, laissez parler les sots et ricaner les méchants, vertueuses amies, candides couples ! Ne vous inquiétez pas des vils soupçons, puisque vous êtes si pareilles aux irréprochables lys. Il n'est rien de plus honnête ni de plus aimable que la mode nouvelle, symbole exquis d'une idéale fécondité d'âmes. Et, pour moi, ce que je souhaite aux deux si adorables et si pures jeunes femmes qui ne refusèrent pas de m'admettre aux mystères de leur idéal

hymen, c'est que, plus tard, on puisse dire d'elles : elles s'aimèrent et vécurent très chastes et eurent beaucoup de poupées !

LES TROIS VALENTINES

LES TROIS VALENTINES

L'accord charmant qu'elles firent, ce fut de s'en laisser aimer toutes trois ! Qu'il y eût, en ce joli pacte, quelque chose dont aurait pu être gênée une très austère morale, je n'essaierai pas de le nier ; mais, vite, elles prirent le parti de ne point tenir compte des banales coutumes ; et, puisqu'il ne voulait se résoudre, — envieux d'ivresses diverses — à élire entre ses trois amies, une unique amie, puisque, d'autre part, chacune d'elles aurait préféré la mort, — la plus immédiate et la plus douloureuse mort ! — à l'horreur de ne point se donner

à lui, eh bien ! mettant en oubli les rivalités, les jalousies et les rancunes de la première heure, elles se résignèrent à une communauté de délices, ainsi, à peu près, que trois petites roses se pencheraient l'une vers l'autre pour subir ensemble, délicieusement, le frôlement d'ailes d'un seul papillon.

De sorte que Valentin peut désormais être considéré comme le plus fortuné des amants, étant le magnifique seigneur de trois jeunes femmes dont une seule suffirait à faire la joie d'un prince des féeries, où d'un kalife aux pieds posés sur des seins nus de Circassiennes, ou même d'un poète lyrique, enclin aux rêves.

Pareille aux archiduchesses couronnées de rubis et de saphirs dans l'or rayonnant des cheveux, et qui, entre une double haie de chambellans aux belles chamarrures

descendent des escaliers de porphyre, la longue traîne de satin blanc portée par des pages extasiés où se personnalise l'universelle admiration des peuples, Hildegarde fait communément, de celui qu'elle frôle d'un geste, un roi, de celui qu'elle caresse d'un regard, un empereur, et de celui qu'elle baise aux lèvres, un dieu !

Si l'on a eu raison de remarquer que, le printemps dernier, les fauvettes furent rares aux roseaux des lacs et rares les rossignols aux ormes des lisières, c'est que, à peine revenus en nos climats, ces jaloux virtuoses se hâtèrent de les quitter, humiliés de la chanson de Vivette, le premier soir d'avril, à la fenêtre qu'environnent les roses refleuries ! Là où Vivette gazouille, on n'entend point l'écho, parce que l'écho se tait, pour l'écouter mieux. Mais elle n'est point de ces oiseaux qui s'autorisent

de la merveille du ramage pour ne montrer que de laides plumes. Elle est exquise à voir, encore qu'elle soit délicieuse à entendre ! Si les yeux, comme on dit, ont la couleur de l'âme, il faut croire que son âme a la couleur du ciel. Lorsqu'elle sourit, il semble qu'une églantine rose, où la rosée a mis des perles, s'ouvre en de la pure neige, mais neige sans froidure, — ni froideur — neige ensoleillée et tendre. De petites pensionnaires, qui la verraient, la prendraient pour leur ange gardien, tant elle est blanche et immatérielle. Mais c'est un ange qui ne se borne point à se tenir, immobile et bon conseiller, derrière les lits que dore la veilleuse ; bien au contraire, elle s'y glisse, dans les lits, — sans ailes ! et celui-là sait le roucoulement des colombes paradisiaques, qui, d'un peu loin, d'un peu bas, a entendu râler, si douce-

ment râler, dans la gorge de Vivette, l'agonisante pudeur.

Quant à Madeline, elle est la gamine effrontée et ravie, qui, depuis longtemps, n'ayant plus de bonnets, jette à leur tour ses jupes par-dessus les moulins ! Et, si le vent les emporte, ces jupes, jusqu'au séjour des élus, ceux-ci, je pense, doivent être fort troublés ou même tout à fait détournés des saintes méditations par la touffeur des dentelles et des mousselines, où l'arome aigu du désir, toujours ressuscité, pimente l'exquise tiédeur lasse des continus abandons. Et elle rit ! et elle baise ! Dans les commencements, — quand elle n'était pas encore habituée, — le rire, ou le baiser, sur ses lèvres, faisaient obstacle au baiser, ou au rire ; sa bouche était tourmentée entre deux instincts également urgents. Mais voici qu'après de vains essais de ré-

sistance à l'une ou à l'autre de ces deux nécessités, Madeline a pris un parti décisif : celui de toujours rire en baisant et de toujours baiser en riant !

Et Valentin triomphe, attendri.

Mais si la félicité de Valentin paraît incontestable, et d'autaut plus grande qu'elle se sérénise en une grande paix de conscience, — car il n'est point, pour changer de bouche, obligé de mentir, et la manifeste polygamie est une loyauté, — le bonheur d'Hildegarde, de Vivette et de Madeleine semble, au premier abord, douteux; même on serait tenté de penser qu'elles ne sont point sans connaître de cuisantes amertumes.

Ah ! quelle erreur serait celle de qui penserait ainsi. Leur bonheur, en réalité, est incomparablement parfait, et extrême ! non seulement parce que Valentin, à qui les

dieux cléments départirent le don des valeureuses nuitées et, aussi, des après-midi qui ne laissent rien à désirer, se montre, en toute circonstance, égal et même supérieur à son triple devoir; non seulement parce que la sincère courtoisie de son amour excelle à les persuader qu'aucune d'elles n'est préférée à l'autre, bien que tour à tour il préfère chacune d'elles; mais, surtout, parce que leur est donnée une joie pareille à celle de trois fraternels avares qui s'aimeraient assez pour que l'extase de posséder, de voir luire, de palper leur trésor, fût triplée par le contentement de le posséder en commun. Certes, si elles ne se chérissaient point d'une amitié prête à tous les sacrifices, elles seraient sans doute malheureuses, puisqu'elles seraient des rivales. Mais elles s'aiment, les douces. La parité de leurs tendresses pour un seul amant leur a révélé

la ressemblance de leurs âmes ; elles se sont reconnues sœurs, à cause du même désir éperdu, à cause du même idéal ; et c'est une exquise parenté, d'où naissent d'infinies délices. Quel cœur, vraiment tendre, quel cœur, noblement sentimental, n'envierait pas le bonheur qui leur est permis ? Ce doit être un ineffable ravissement d'être consolée des délices dont on est, pas pour longtemps, privée, par la certitude qu'elles sont, à cette heure même, accordées avec profusion à l'une de celles que l'on chérit à l'égal de soi-même. Ne mettez pas en ligne de compte, soit, la satisfaction qu'une vraie amante ressent de ne pas être trompée (car, enfin, si grande que soit la clémence des dieux, il ne peut pas les tromper !) mais songez, jeunes femmes, à l'enchantement de trouver en de récents souvenirs la certitude que même la pire des ingrates (et elles ne sont point

ingrates!) serait obligée de vous être reconnaissante de l'extase qu'on lui céda! Il doit y avoir, les matins, dans le boudoir où la femme de chambre, sur la petite table dont la nappe est une dentelle, a servi le perdreau froid entre les verres brunis de tokay ou rosés de rosolio, d'aimables entretiens amicaux, ah! si amicaux. Celle qui, vers le minuit dernier, fut admise à l'envié hymen (envie sans jalousie, même il y eut, à la minute dernière, de généreuses luttes !) ne manque point de conter, à voix basse, avec des rougeurs que les deux autres s'efforcent d'imiter, les violentes douceurs, ou les douces violences, dont elle a été l'extasiée victime. Puis le bavardage d'autres réminiscences interrompt le rendu compte des récentes caresses. « Hier... » murmure l'une; « avant-hier... » murmure l'autre. Parfois aussi elles se taisent, pleines

d'aimables pensées, — mais peu longtemps. Le besoin de louer celui qu'elles adorent rouvre bientôt leurs lèvres ! et de nouveau la favorisée abonde en tendres récits. Quelquefois un étonnement, — car Valentin est un amant très divers — fait songer les deux autres, et, de la surprise, naît une espérance.

O tendre accord d'âmes que destinèrent, trois à l'une, l'une à trois, ces « nœuds secrets », ces « sympathies » que savait le grand Pierre Corneille ! Impertinent et loyal hymen qui, par sa belle franchise, défie et exaspère l'hypocrisie des fausses amours et des sournoises trahisons ! Magnanime reconnaissance de la divine loi selon laquelle le bouc marital s'avance à la tête du blanc troupeau bêlant, selon laquelle le jeune faune s'étire, éperdûment voulu par tant de nymphes ivres des grappes mordues dans

des baisers ! Victoire d'être homme ! Défaite adorable d'être femme ! Seul, parmi le bonheur commun, Valentin, quelquefois, a des mélancolies. Il songe... il songe, non loin des trois Valentines, à l'extraordinaire homme qu'estima Titien, à l'énorme et fastueux contempteur des républiques et des royaumes, qui, vêtu d'une robe dont l'écarlate splendeur bafouait la pourpre cardinalice, attendait, pour lui donner sa main à baiser, que l'ambassadeur de l'empereur Charles-Quint eût monté les trente marches du seuil ! Il songe à Pierre d'Arezzo, infâme et glorieux, qu'entouraient, vêtues de blanc, quarante Arétines ! Quarante. Et il se sent plein d'humilité.

LA DERNIÈRE-NÉE DU DIABLE

LA DERNIÈRE-NÉE DU DIABLE

Le Diable un jour pensa :

« Il est temps d'être médiocre. Trop longtemps je fus, dans le mal, formidable ou délicieux, héroïque ou raffiné, romantique en un mot. Soyons moderne, c'est-à-dire piteux. Puisque Victor Hugo et Emile Zola, ces prodigieux exagéreurs de la vie humaine, tombent en désuétude, qu'enfin mon énormité se résigne à la taille moyenne; créons quelque être, — une femme, cela va sans dire, puisque je suis le diable ! — abject mais banal, détestable, mais mesquin. Naguère, les Amantes, — celles de la légende

et de l'histoire et du roman, celles aussi du rêve, se plaisaient à être excessives. Depuis Priamwada aux dents peintes qui mangea dans un lotus (ainsi qu'un triple fruit dans une coupe) le sexe du tigre qu'elle avait étranglé, et Rhodope marchant l'un de ses pieds nu (puisque l'aigle emporta la pantoufle !) entre les hautes fleurs des terrasses ou parmi le sang des cœurs écrasés ; et Cléopâtre, qui agréait, le matin, aubade presque divertissante, les hurleuses convulsions des beaux esclaves noirs empoisonnés entre quatre lèvres, mais leur rendait en un sourire l'ivresse de l'amour nocturne, puis se grisait de perles pour les oublier, ou pour s'en souvenir ; et la rodeuse des grèves, en l'ile cythéréenne, qui, les relevant et les laissant choir roides sur elle dans l'enfoncement du sable, se prostituait furieusement aux cadavres des matelots roulés à terre

par la tempête ; et Laïs (non point celle de Corinthe) poursuiveuse à travers plaines, toute nue et s'arrachant les seins, des troupeaux de porcs sauvages ; depuis vous, Aspasia, complice des complaisants Alcibiades, depuis toi, Thestylis, qui, les nuits, sur ton seuil, saoule de népenthès, et troussant vers les étoiles ta robe comme pour défier, d'un seul astre noir, tous les astres d'or, frappais à pleins poings ton ventre selon le rhythme des forcenés accouplements ; et depuis Flora, qui eut pour légatrice la Ville qui avait été son épouse ; et depuis Messaline, qui ne perdait pas le temps à choisir, mais qui avait cette grandeur d'être éternellement irrassasiée, jusqu'à Manon Lescaut, qui choisissait trop souvent, mais qui était amoureuse, la chère ! jusqu'à Madame Marneffe, qui aurait mangé de l'or, mais qui se privait de dîner pour acheter

des fleurs, toutes les grandes coupables ont racheté la laideur de leur âme par quelque chose de grandiose ou de charmant, don charitable de la tradition ou des poètes; il y avait dans leur infamie on ne sait quelle beauté ou quelle grâce qui en atténuait l'horreur. Eh bien! moi, le Diable, une fois encore, je créerai une femme aux monstrueux appétits, avide de cœurs brisés, contente des ruines; mais à celle que j'engendrerai, je refuserai tout ce qui pourrait la rendre moins haïssable. Elle ne sera pas reine, car sa hideur morale serait à peine visible aux yeux éblouis par le rayonnement des ors et le chatoiement des satins brodés de blasons; elle ne sera pas non plus la fille errante qui s'offre, les soirs, au coin des rues libertines, car elle emprunterait peut-être quelque chose d'idéal et de rêvé aux hasards de l'amour bohême; elle n'aura ni

les opulences princières, ni les pittoresques haillons. J'entends qu'elle soit commune, quelconque, et, bassesse définitive, presque pareille, en somme, aux honnêtes femmes qui auront le droit de la mépriser. Etant le mal incarné puisqu'elle sera ma fille, roulée dans toutes les boues des amours sans amour, elle aura en même temps toutes les restrictions, tous les refus d'oser qui caractérisent la vertu convenue et bourgeoise. Et elle ne s'appellera ni Lesbie, ni Faustine, ni Théodora, ni Marozia, ni Marion Delorme, ni même Marguerite Gauthier; le nom que le plus souvent les concierges donnent à leurs filles, tel est le nom qu'elle obtiendra; je ne veux pas que les hommes éprouvent quelque gloire à répéter son nom. Pourtant elle ne sera pas, dans la société, une régulière; il y aurait entre sa malfaisance et l'honnête simplesse que semble

impliquer la régularité de l'existence, un désaccord, une contradiction, dont elle se singulariserait ! et il ne faut pas quelle soit originale. Peintresse, ou poétesse, ou ballerine, sans génie (car elle ne doit pas être sublime), non sans talent (car elle ne doit pas être ridicule) elle exercera une fonction grâce à laquelle ce qu'elle montrera, ce qu'elle affectera de bizarrerie paraîtra normal et comme nécessaire. Vulgarité parfaite : elle sera extraordinaire par profession, ou par imitation de celles qui, en pareil cas, le furent ; elle n'aura même pas l'étrangeté de ne pas être étrange. Belle ? à peine ; alors, laide ? non pas ; en vérité plutôt belle, — sans excès — afin qu'elle n'ait point la rareté d'affiner jusqu'au charme les disgrâces de la laideur. D'ailleurs, laide ou belle, elle sera terrible, d'une âme inexorable et mauvaise ! Plus tard, quand elle

regardera autour d'elle, elle verra, avec satisfaction, des yeux brûlés par les larmes et des fronts déshonorés. Mais de peur que, si elle faisait le mal pour le plaisir du mal seul, elle dût à cette espèce de désintéressement quelque semblant d'élévation, je donnerai à sa cruauté trois causes, les plus viles de toutes, la haine de l'amour, l'envie du bonheur des autres, la rancune des joies acceptées; et pour lui refuser jusqu'à la fierté des triomphes difficiles, ceux que je lui donnerai à désespérer, à tuer, ne seront pas des têtes illustres ni de grands cœurs rebelles; je lui ménage la honte des victimes qu'il n'est pas glorieux de frapper, des proies qui se défendent mal. Celui qui se courbera devant elle, celui qu'elle damnera pour la plus grande joie de mon avide enfer, ce sera quelque enfant ingénu, au cœur enflammé par la réverbération des

ardeurs qui émanent de lui seul, ou bien quelque imbécile poète aux chétives illusions, maniaques et invétérées, pauvre homme dont on fait tout ce qu'on veut, et qui, médiocre hélas ! autant qu'elle, n'aura pas assez de rêve pour la recréer parfaite et sublime, ni assez de génie pour l'adorer et l'exécrer en des vers qui la feraient immortelle. »

Ainsi songea le Diable ; et tu parus, ma chère !

SOUHAITS A LA BIEN-AIMÉE

SOUHAITS A LA BIEN-AIMÉE

Puisque voici, si proche, le premier jour de la nouvelle année, il est temps, chère âme, cher corps aussi ! qu'en manière d'étrennes, même avant le collier que je vous réserve, le radieux collier de pierreries, où alternent les rubis solaires avec les opales couleur de lune, et qui fut trouvé naguère en un sépulcre près de Sparte au cou d'un si blème squelette, — ce qui pourrait induire à penser que jadis, offrande du conjugal pardon, il décora la neige de la cycnéenne Tyndaride, — je vous offre d'un cœur bien sincère, ah ! d'un très

sincère cœur ! quelques souhaits, ma mie

Mais quels souhaits ? Voici. Daignent m'entendre les Dieux !

A vrai dire, il est un vœu qui, réalisé, me dispenserait de tous les autres et suffirait, seul, à écarter de vous, et de tant d'êtres, l'angoisse acerbe et le déchirant désespoir ; et ce vœu, Mademoiselle, c'est que vous mouriez tout de suite.

Oui ! puissiez-vous mourir à bref délai, pour le salut de tant d'hommes et de femmes qui rêvent dans l'attente d'ils ne savent quelle désolante joie où le spasme s'achève en catastrophe. Mourez, de grâce, mourez. Je le demande aux providences, et je vous en conjure, mourez, ma bien-aimée ! Elisez le trépas qui vous semblera le plus aimable. Qu'il est clair, et fleuri de nymphéas pareils à de beaux yeux en pleurs, le ruis-

seau, linceul de fluide cristal, où languit, échevelé, le front des Ophélie ! De l'ouate imbue de chloroforme, sous un masque aux cordons noués à la nuque, ensommeille d'une si délicieuse extase que l'agonie est déjà le paradis ; et rien n'empêche de choisir, — délicat et suprême mensonge ! — un loup de carnaval, en satin vif, à la barbe de malines, afin que la cadavérique extinction des lèvres rouges et des roses pommettes, sourie aux gens qui surviendront ; même un masque grotesque, agrémenté de verrues, et dont le nez pointu et frétillant ressemble à une queue de lézard, ne messiérait pas toujours en pareille circonstance ; on peut avoir le dilettantisme de faire éclater de rire les ensevelisseurs. Ou bien, ainsi que prémédite de s'y résoudre le Pierrot de Gautier, empoisonnez-vous par quelque odeur traî-

tresse. Ou bien préférez le prompt couteau d'acier neuf qui s'insinue et s'allonge dans la blessure comme une langue ferme entre deux fines lèvres. Ou bien, vers un minuit exquis et formidable, exigez de quelque amie un tel excès de torturantes délices, qu'en un suprême râle enfin s'envole votre âme expirée. Mais, d'une façon ou d'une autre, par pitié pour tous les vivants, mourez ! et si les Dieux ne m'exaucent point, c'est qu'en effet ils se réjouissent de l'infortune humaine.

Car, ma très chérie, une fonction vous fut dévolue : le Désastre.

Quand vous entrez dans une chambre, ou dans une vie, avec l'ébouriffement de vos cheveux gamins et l'étourderie de votre cœur sur les lèvres, vous n'entrez jamais seule ; vous avez pour invisibles pages, l'un tenant votre coffret à bijoux, l'autre vous

offrant un miroir, et l'autre portant la traîne de votre robe, la Ruine, le Suicide et la Peste. Non point la Peste qui met des pustules par toute la peau, tenaille et tord les entrailles, mais celle qui gangrène les âmes, et fait que les esprits émasculés sont pareils bientôt aux veules chiffons des hottes.

Pourtant vous n'êtes pas extraordinaire ! Vous n'avez rien de commun avec les héroïques amantes dont s'épouvante et se glorifie l'humanité. Vous n'êtes ni la Colombe au bec de fer, égale au vautour de Prométhée, dévoratrice des cœurs saignants, ni l'Omphale victorieuse du vainqueur du Lion, ni la Cléopâtre qui rêve en des coussins faits de vivantes chairs, l'orteil à peine posé sur la nuque de l'imperator. Non, vous êtes médiocre, presque banale; vous êtes semblable à celles qui ne sont pas, en apparence, différentes des autres. Vous n'avez pas

même la beauté ! et il fallait que vous fussiez laide, sans excès, — tout excès vous est interdit ! — à peu près laide ; car, belle, la pudeur peut-être d'y avilir l'auguste forme vous eût détournée des vulgaires vilenies, et l'orgueil, qui sait? vous serait venu d'être pareille à vous-même. Cependant, ni étrange ni hautaine, vous êtes redoutable, parce que tel est votre destin, — et à cause d'un étrange parfum ! Ce parfum de votre corps, c'est votre âme qui vient à fleur de peau. Non, l'énorme et dévastatrice Peste n'entre pas avec vous ! Vous n'êtes pas un fléau grandiose ! Mais, plutôt, l'on vous pourrait comparer à ces menues boîtes ou à ces petites fioles, de qui, si on les ouvre ou les débouche, s'exhale sournoisement, peu à peu, une délétère odeur qui gâte l'air, et, lentement, lentement, pénètre et corrompt les poumons jusqu'à la

putréfaction parfaite. Et ce n'est pas seulement aux autres, mais à vous-même, que votre vie serait mauvaise.

Ne comptez pas trouver quelque joie en le malheur de vos victimes. Il vous est refusé de vous plaire aux souffrances par vous causées ; vous n'aimez même pas le mal que vous faites. Ce ne vous serait pas un divertissement appréciable que d'enfoncer une lame en quelque gorge! vous ne haïssez pas plus que vous n'aimez. Vous portez en vous, — en dépit de vos vingt ans si frais et de vos yeux d'enfant où bleuit l'étoile illusion — le dégoût de toute chose, le dégoût surtout de vous-même. Vous aussi vous humez le parfum de votre âme, et il vous écœure. Non, n'espérez aucune minute de bonheur ni d'aise! N'espérez même pas la souriante espérance! Votre appétence des plaisirs défendus trouvât-elle à s'exaspérer

et à se satisfaire dans quelque inouïe débauche pareille à un crime ; votre ambition, parfois, de renommée, fût-elle, un soir heureux, tout à coup réalisée, ô vaine poétesse, par les acclamations d'une foule ; eussiez-vous enfin conquis l'enrichissement,—monnaies, liasses et lourds bijoux d'or, — que convoitent vos instincts de juive, vous n'en seriez pas moins lamentablement désolée, ô pauvre, pauvre chère ! Car ils habitent en vous, depuis toujours et à jamais, le remords des coupables ravissements où se hâte votre besoin d'oubli, et l'ennui de l'art où la nécessité vous résigne, et le mépris aussi des sommes et des luxes vers qui se crispent éperdument vos doigts !

Ah ! Mademoiselle, — dans votre intérêt comme dans celui des autres, — mourez vite, s'il vous plaît !

Mais vous vivrez, selon le dessein mé-

chant des Dieux; et parce que vous avez la force et la santé, en dépit des défaillantes morbidesses qui nous donnent parfois, à nous et à vous, l'illusion hélas! de votre prochain trépas. Vous vivrez, pour notre malheur, et pour le vôtre.

Qu'est-ce donc qu'avec quelque chance d'être exaucé, je demanderai pour vous aux Immortels, lorsque voici, si proche, le premier jour de la nouvelle année ?

Ah! vraiment, je ne sais ?

Car, enfin, de quels dons ne fûtes-vous pas comblée, déjà, par les prodigues providences? Si belle, quel charme vous manque? si tendre, quelle douceur? si sincère, quelle loyauté? si honnête, quelle vertu? si chaste, quelle candeur? si heureuse, quelle joie? Ceux vers qui vous marchez, pensent qu'ils voient venir un ange; ceux qui vous entendent s'extasient comme d'ouïr une musique

céleste; et me voici réduit à ne point former de vœux pour vous, ô si parfaite, tant il serait absurbe de vouloir ajouter, comme dit le docte Bachelier, des roses au printemps et des étoiles au ciel!

LE CHANT DU SIGNE

LE CHANT DU SIGNE

I

Jo dit :

— Quelquefois, la nuit, je m'ennuie.

— Au bal? demanda Lo.

— A souper? demanda Zo.

Mais Jo, élégiaque :

— Au lit.

— Non?

— Bah?

Jo affirma :

— Oui, la nuit, entre les malines closes de l'alcôve, il m'arrive de m'ennuyer. Je conçois vos surprises, mignonnes, et à

l'étonnement se mêle, j'en suis sûre, un secret mépris des jeunes hommes qui, non sans peine, obtinrent, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, la tâche de remplir près de moi, de la veilleuse allumée à l'aube renaissante, des fonctions dont le premier effet devrait être précisément, semble-t-il, d'écarter toute morose langueur. Ah ! ne pensez point trop de mal de ceux qui ne réussirent qu'insuffisamment à me divertir ; de mes bâillements sur l'oreiller, jolis d'ailleurs, aux dents de riz entre des lèvres de fraise, la seule coupable, c'est moi-même.

— Tu te calomnies ! dit Lo !

— Grâce à la grâce que te départirent les Grâces idaliennes ! dit Zo...

— ... Tu ne saurais, sœur des roses jamais lasses d'abeilles, dit Lo...

Jo l'interrompit, s'écriant :

— D'abeilles ? Fi !

— Pardon! pardon! rougit Lo. C'est « papillons » que je voulais dire.

— A la bonne heure!

— ... Tu ne saurais, reprit Lo, connaître la lassitude du divin Baiser. La vérité, c'est que, comme nous-mêmes, tu as à te plaindre de la déplorable médiocrité des amoureux où nous résigne, après tant de vaines expériences, la conviction de ne leur pouvoir substituer de triomphants émules ; car, non seulement, la race colossale des Héraclides a disparu pour jamais de la terre...

— Hélas! dit Zo.

— Non seulement ils ne sont plus, ces petits-fils de Zeus, qui tenaient du sublime aïeul le redoublement sans fin des coups de tonnerre avec l'intrépide jet des incessants éclairs...

— Hélas! dit Zo.

— Mais ceux-là mêmes que nous admîmes

à nous donner, à force de délicats et subtils artifices, — feux d'artifice au lieu de la foudre! — l'illusion des formidables et glorieux foudroiements, se dérobent au pacte conclu, en des ignorances ou en des paresses qui sont bien pour déconcerter les personnes résolues à l'anéantissement parfait.

— Hélas ! dit Zo.

Mais Jo, solennelle :

— Non, vous dis-je, ce n'est pas en la valeur souvent défaillante des jeunes hommes ou en leur inhabile adresse qu'il convient de chercher la cause de mes nocturnes mélancolies; non plus qu'en ma trop longue accoutumance aux délices les plus suprêmes que puisse inventer et réaliser un amant. Je me désole, à l'heure des coupables caresses, parce que je les déplore et les réprouve, parce que je regrette

les charmes ingénus des puériles amours.

— Hein?

— Comment?

— Oui! Et je pense que je ne manquerais point de mourir de tristesse avant chaque aurore, si pour me détourner du spleen, je n'avais le chant...

— Le chant?

— Quel chant?

— Le chant du Signe!

II

Elle ne leur laissa point le loisir de croire à un médiocre jeu de mots; elle poursuivit tout de suite :

— Petite Lo! petite Zo! certainement, en un point de vos corps plus mignons que la poupée offerte en présent de baptême, à la fille de la Reine des Chrysanthèmes, par

la plus menue des fées du Japon, vous cachez,— pas toujours ! mais, enfin, on est vêtue, quelquefois ! — vous cachez, dis-je, une de ces exquises imperfections de la peau, tache et point tache, noirceur et non noirceur, ou roseur presque pas rose, avec, quelquefois, la pointée d'un seul tout petit cheveu qui se recroqueville?

— Moi, dit Lo, c'est l'imperceptible ressemblance d'une mûre, que j'ai...

— Où donc? demanda Jo.

— Au sein gauche! non dessus, ni dessous, mais vers le point où la neigeuse colline s'incline au val neigeux.

— Ah?

— Oui.

— Moi, dit Zo, c'est un tout petit, tout petit caillou, écarlate, que j'ai...

— Où donc? demanda Jo.

— Au ressaut de la hanche droite; et

l'on dirait d'une cassure de praline, laissée là par des dents croqueuses de bonbons.

— Ah?

— Oui.

Mais Jo :

— Moi! dit-elle, c'est d'une violette que je suis mystérieusement fleurie, et cette violette, quand, les nuits, je m'ennuie, se met tout de suite à chanter.

— Elle chante?

— Elle chante?

— Si délicieusement que j'en ai, en mes ennuis, l'âme tout extasiée.

III

Ni Lo, ni Zo, habituées aux féeries, ne sont personnes à s'étonner de si peu. Elles n'eurent pas une minute l'idée de nier la fleurette qui chante. Mais que chantait-elle? elles en furent curieuses. Interrogée, Jo répondit :

— Voici ce que gazouille, entendue de moi seule, la violette que j'ai :

« Petite ! petite ! Ce n'était donc pas vrai, les serments, derrière la maisonnette, en la venelle illuminée de vers luisants, tandis que les grands parents jouaient au whist dans la salle à manger éclairée par la suspension de cuivre ?

Il te menait par la main, il te tenait par la taille, il te disait qu'il serait bachelier, l'an prochain, et qu'ensuite il serait avocat, député, glorieux, riche ! et qu'il t'épouserait, et que tu serais heureuse. Mais, en attendant, il te demandait tes lèvres.

Petite ! petite ! ce n'était donc pas vrai, les serments, derrière la maisonnette, en la venelle illuminée de vers luisants, tandis que les grands parents jouaient au whist dans la salle à manger éclairée par la suspension de cuivre ?

Il te demandait tes lèvres, et tu les lui refusais. Tu lui jurais de l'attendre ; mais

puisqu'il t'aimait, puisque tu l'aimais aussi, qu'avait-il besoin d'un baiser? Un baiser, cela ne prouve rien ; et cela ne vaut pas une sincère parole.

Petite ! petite ! ce n'était donc pas vrai les serments, derrière la maisonnette, en la venelle illuminée de vers luisants, tandis que les grands parents jouaient au whist dans la salle à manger éclairée par la suspension de cuivre?

Il te baisa cependant ! tu n'en fus point du tout marrie ; et tu ne lui dénias pas l'aveu du plaisir qu'avait eu de ses lèvres le point, tressaillant, où il les mit. Même, ton aise répéta les promesses de naguère, et tu étais aussi heureuse que possible, sous les étoiles, dans la compagnie du petit cousin en vacances !

Petite ! petite ! ce n'était donc pas vrai, les serments, derrière la maisonnette, en la ve-

nelle illuminée de vers luisants, tandis que les grands parents jouaient au whist dans la salle à manger éclairée par la suspension de cuivre ? »

IV

— Peste ! dit Lo.

— Diantre ! dit Zo.

— Voilà un Signe singulièrement bavard.

— Et tu te plais à l'entendre ?

— Comment n'aurais-je point plaisir, parmi la monotonie, enfin, des savantes caresses, à me souvenir des amours premières, des si sincères, des si chastes amours, à me

souvenir du candide baiser qui m'enchanta toute l'âme...

— Toute l'âme? demanda Lo.

— Toute l'âme? demanda Zo.

Jo dit :

— Ah! toute l'âme.

Les deux autres souriaient.

— Moi, dit Lo, la mûre que j'ai n'est point si parleuse.

— Moi dit Zo, la praline que j'ai n'est point si prolixe.

— C'est, s'écria Jo, que vos Signes sont de naturelles imperfections, d'ailleurs si exquises, de vos mignons petits corps; tandis que la violette dont je suis fleurie, et qui parle et qui chante, et qui me rappelle les pures extases des enfantines tendresses, est la marque, persistante en un doux bleuissement, — comme il arrive quelquefois, — du candide baiser que je n'écartai point.

— A la bonne heure ! dit Lo.

— Tout s'explique ! dit Zo.

Mais, pensives :

— Le Signe chanteur, dit l'une...

— Où donc le caches-tu ? dit l'autre.

Ah ! que Jo, à ces paroles, fut tout de suite rougissante ! et c'est en un murmure à peine qu'elle bégaya, la tête détournée :

— Ciel ! qu'il est cruel de m'interroger ainsi ! et ne sait-on pas que c'est dans la mousse des bois que fleurissent les violettes ?

LE SAC VIDE

LE SAC VIDE

La soubrette annonça :

— Madame de Belvèlize !

— Faites entrer, dit Madeleine.

Celle qui entra était si jolie que Madeleine eut besoin d'un coup d'œil au miroir pour être sûre qu'elle était un peu plus exquise que cette visiteuse.

— Madame? demanda-t-elle.

— Madame, dit l'autre, si je vous dérange ainsi, ce n'est pas sans un très sérieux motif.

Madeleine, d'un doigt, fit glisser vers le tapis le peignoir qu'avait un peu soulevé l'émotion d'une lecture, et, curieuse :

— Vraiment, un très sérieux motif?

— Ah! le plus sérieux du monde.

— Mais, s'il vous plaît, lequel?

— Voici. Vous avez un amant, Madame, de qui je suis aussi éprise qu'on le peut être.

— Ah! que vous avez bien raison! dit Madeleine. Car Valentin, — c'est le seul amant que j'aie, étant, malgré mes vingt ans, tout à fait ridicule et surannée, — est à coup sûr le moins intolérable des hommes auxquels une femme puisse donner le droit de la juger moins froide que les glaces boréales et moins barbare que les tigresses

d'Hyrcanie. Il est bien fait, d'agréables manières, peu fécond en madrigaux banals, habile à ne baiser que le petit doigt lorsqu'on lui offre, les jours de tout le monde, la familiarité mondaine de toute la main ; en outre, il excelle, dès qu'il vous parle près de l'oreille, à murmurer des propos qui écartent à tout jamais la pensée, qu'on aurait pu avoir, d'imiter la virginité ou le veuvage des austères ursulines ; et, enfin, je puis assurer que lorsqu'il s'annuîta près de moi, jamais je n'ai vu l'aube traverser de rose les rideaux, qu'avec une lourdeur de paupières, où le regret de n'avoir pas dormi était bien loin d'être égal au délice d'avoir veillé.

— Je me doutais bien, l'ayant élu, qu'il avait les plus beaux titres à mériter de l'être. Mais, à parler franc, il a un grand défaut.

— Bon ! lequel, je vous prie ?

— Il est fidèle à un point véritablement extrême.

— Il est vrai, dit Madeleine, qu'il est fidèle extraordinairement. Je suis prête à croire que, depuis tout un an, il n'a baisé sur aucune autre bouche que la mienne la fleur rose communément appelée baiser ; et si l'on voulait trouver son âme défaillante et mourante, c'est dans mes seuls yeux qu'il la faudrait chercher.

— A qui le dites-vous ! Tel est l'attachement, — si naturel, — dont il est lié vers vous, que hier, encore qu'il éprouve pour moi, j'en jurerais, le contraire d'une insurmontable horreur, il s'est le plus courtoisement du monde soustrait aux sourires et aux regards dont je ne lui interdisais pas l'espérance de s'agenouiller devant ma chaise-longue ; et il m'a déclaré que même une minute de sa tendresse était une chose

qu'il n'avait pas le droit de dérober, sans votre autorisation expresse, à la perpétuité de vos amours.

— Voilà, n'est-ce pas, qui est d'une âme très noble?

— A coup sûr! Mais considérez, d'autre part, que jolie comme je suis...

— Ah! si jolie!

— Et beaucoup plus tendre encore que ne le semblent indiquer la rougeur mouillée de mes lèvres et l'azur mouillé de mes yeux, j'ai dû éprouver quelque insuffisante satisfaction à ne le point voir user de la facilité d'agenouillement bientôt redressé, que je lui offrais en un rare moment de douceur.

— Croyez que, très sincèrement, je compatis au chagrin qui a été le vôtre; vous êtes à un tel degré charmante que la seule chose qui me pourrait consoler d'une infi-

délité de Valentin, ce serait la gloire qu'il vous en eût faite complice.

— De sorte...

— De sorte?

— De sorte que j'ai pris, comme on dit, mon courage à deux mains ; et je suis venue vous demander, à charge, si le cas s'en présentait, de revanche...

— Me demander?

— D'autoriser Valentin à se départir, en ma faveur, une fois, — oh ! une seule fois, — de la constance dont, à si juste titre, vous avez lieu d'être fière.

— Madame, une telle démarche révèle une loyauté, voire une candeur, que l'on rencontre bien rarement chez les jeunes femmes de ce temps ! je suis, certes, résolue à récompenser votre franchise par la plus amicale générosité.

— Ah ! que j'en suis aise !

— Quel jour avez-vous donné assignation à Valentin?

— Je ne lui en donnai point, attendant votre réponse.

— Ecrivez-lui donc qu'il vous vienne voir dans trois jours (ce sera samedi, je pense,) et comptez que je l'aurai, par la plus formelle autorisation, délivré de tous les scrupules qui vous désobligèrent.

— Que je vous remercie!

— Hélas! il y a de quoi, je vous assure! dit Madeleine un peu soupirante.

— Madame...

— Madame!

Là-dessus, elles se séparèrent. Un jour passa, et un jour, et un jour encore. Est-ce que Madeleine en voulait à Valentin du désir, si honnêtement réprimé, qu'il n'avait pu s'empêcher de ressentir pour les lèvres mouillées et pour les yeux mouillés de Ma-

dame de Belvèlize ? Oh ! que non point. Jamais elle n'avait été plus ardemment, plus subtilement, plus violemment aimante qu'en ces trois jours, qu'en ces trois nuits ; et, en vérité, Valentin s'extasiait de délices jusqu'à ce moment inéprouvés. D'ailleurs ce fut elle qui, fidèle à sa promesse, et loyalement consentante, rappela à son amant l'assignation qu'il avait reçue et à laquelle il convenait qu'il se rendît, ponctuellement.

Puis, à quelques heures de là, au bal de l'ambassade russe :

— Eh ! bien ? demanda Madeleine, un peu sournoise, à Madame de Belvèlize, rencontrée par hasard.

Mais celle-ci n'eut garde de remercier ni de sourire : elle passait, fâchée.

— Eh bien ? insista Madeleine.

Alors, l'autre :

— Fi ! madame, fi !

— Comment?

— Fi! vous dis-je, cela n'est pas de jeu! et lorsque, vers le jour de l'an, on envoie aux personnes des boîtes ou des sacs, on n'en croque pas, d'abord, tous les bonbons!

NONCHALANCE

NONCHALANCE

Après que l'adorable Nonette, — toute menue femme de chambre, qui, en dépit de son nom, n'a rien d'une nonnain, hors, au bout du nez et dans ses clairs yeux vifs, un petit air souris qui lui sied à miracle — eut offert, sur le plateau de cristal rose les deux calices fuselés traversés de l'humide dorure d'un vin de Moselle où trempa une branche de muguet des bois, et se fut retirée non sans avoir humé, d'une narine gourmande, ce que, dans les verres, les lèvres des deux mondaines avaient laissé de parfum et en avaient ajouté, Madame de Caldelis et l'ex-

quise marquise Lise de Belvèlize se mirent à causer, de chaise longue à chaise longue, dans la chambre de soie paille pailletée d'or, où s'attendrissait infiniment la mélancolie du crépuscule. Et de quoi causèrent-elles? de ce bal au châlet, en Normandie, toutes les fenêtres ouvertes, avec le vent de la mer dans les cheveux, qui fraîchissait entre les épaules et jusque sous les bras la sueur odorante des valses? ou de quelque livre, hier feuilleté? ou de *Lohengrin*, Cygne hué par des Oies? de tout cela, puis d'autre chose.

— En vérité, ma chérie, vous êtes étrangement imprudente! dit la marquise Lise.

— Imprudente?

— Au dernier point, d'avoir auprès de vous une telle femme de chambre.

— Ah! oui, Nonette. Vous avez remarqué?

— Qui ne remarquerait cette mignonne créature si finement jolie qu'on la prendrait pour votre toute petite sœur, — n'était le bonnet à rubans roses — et si délicatement parfumée que, tout à l'heure, lorsqu'elle s'est inclinée pour m'offrir le plateau, j'ai cru vous respirer vous-même?

— Comment? il est possible? vous avez cru?

On eût dit que Madame de Caldelis faisait effort pour ne pas pouffer de rire. Elle ajouta :

— Nonette, sans doute, quand j'ai le dos tourné, vide sur elle mes flacons d'odeur.

— Le certain, c'est qu'une femme du monde même irréprochablement belle, même pareille à vous, aurait lieu de redouter cette caméristé; plus d'un regard, qui vous était acquis, doit s'attarder sur elle, tandis qu'elle vous met la pelisse aux épaules.

— Oui ! vous avez raison ! bien des fois cette pensée m'est venue ! Mais je ne saurais renvoyer Nonette.

— Pourquoi donc?

— Ah ! chère chérie, parce que je suis tellement paresseuse !

— Paresseuse?

— Au-delà de tout ce que vous pourriez imaginer. Je ne sortirais jamais du lit, si l'on ne m'en faisait glisser, avec mille précautions, le long d'une planche capitonnée de satin que l'on lève ensuite, lentement, pour me mettre debout. Hausser les bras m'est une tâche insupportable. J'ai vu un jour une personne pousser elle-même du pied un tabouret de piano, avant de s'y asseoir ; j'en suis demeurée folle d'admiration.

— Voilà qui est tout à fait singulier, et qui, vous l'avouerez, ne laisse pas d'être assez en contradiction avec l'activité que semblent

dénoter chez vous le nombre et la hâte des aventures que l'on s'accorde à vous attribuer.

— En contradiction ? eh ! non, bien au contraire.

— D'ailleurs, quel rapport entre votre indolence et la présence de Nonette ?

— Vous le comprendrez bientôt. Si je suis paresseuse, je ne suis point sotte, et sais bien à quoi m'oblige ma situation dans le monde. Une femme de mon rang, née d'une famille presque illustre, mariée à un parfait gentleman, serait ridicule jusqu'à la risée, si elle n'avait deux ou trois amants avérés, et si, une fois l'an au moins, par quelque équipée excessive, pas avouée et pas niée, elle n'offrait matière à de scandaleux chuchotements.

— Elle serait perdue de réputation !

— Et montrée au doigt ! Mais comment accommoder les exigences d'une bonne re-

nommée avec mon amour du far-niente? La seule idée des allées et des venues, des rapides entrées dans les garçonnières, des escaliers montés et descendus à la hâte, et de tous les autres mouvements qu'impliquent les liaisons illégitimes, me rendent comme éperdue d'épouvante. Oter soi-même son corset, — car les hommes, à ce qu'on assure, sont d'une étrange maladresse, — quel effrayant labeur! Et puis les amants imaginent mille choses pour ne pas vous laisser en repos. De sorte que j'étais la femme la plus perplexe de la terre, et très probablement, obéissant à ma paresse plutôt qu'à mon devoir, j'aurais été déshonorée, si je n'avais eu la chance de prendre Nonette à mon service.

— Hein?

— Oui!

— Quoi?

— Certainement !

— La maîtresse de M. de Marciac?

— C'estelle.

— La maîtresse de M. de Puyroche?...

— C'est elle.

— Cette personne, très voilée et tout de noir vêtue, que le vicomte Tristan, avant-hier, après l'Opéra, a reçue et gardée dans son petit hôtel de la rue Pergolèse?

— C'était elle.

— Vous voulez rire ! Nonette ne vous ressemble pas.

— Mais si ! D'ailleurs l'ombre et le mutisme donnent lieu à d'étranges vraisemblances, permettent les plus entières erreurs. Nonette exige, tant j'ai honte de mes faiblesses, toutes les lumières éteintes, même après le centième baiser; garde un profond silence, même dans les plus extrêmes ivresses, tant ma pudeur se refuse aux

aveux; et comme, les lendemains, aux visites, aux dîners, aux bals, mes regards et mes sourires continuent le mensonge de mon faux abandon, jamais aucun de ceux que je n'ai pas rendus heureux n'a douté de son bonheur.

— Voilà qui est bien extraordinaire.

— Je l'accorde! mais véritable.

— Et l'emploi de Mademoiselle Nonette n'est pas une sinécure.

— Ah! la pauvre enfant! Je frémis en m'imaginant les remuements sans nombre, les mille fatigues qui, sans elle, ne me seraient pas épargnés.

— Vous ne les regrettez jamais, ces aimables fatigues?

— Mon Dieu, chérie, s'il faut être franche..

— Il le faut!

— Je ne vous cacherai pas que, n'était la naturelle langueur qui m'attache à la soli-

tude et à l'immobilité, j'aurais pu me sentir tout comme une autre encline au plaisir que l'on doit trouver en de tendres instabilités.

— Ah! que l'on en trouve, n'en doutez point, chérie!

— Mais je n'en suis pas tout à fait dépourvue.

— Vous?

— Moi-même. Cette petite Nonette est fort intelligente, et bavarde. Après le silence auquel l'obligent les aventures où elle me remplace, elle ne se tient pas de parler, de parler, de parler! Et, les soirs, après qu'elle m'a couchée, elle me conte avec tant de vivacité les tendresses qu'elle accueillit, les ardeurs, secouantes, mais douces, dont elle fut la dévouée victime, qu'il me semble avoir été mêlée en ces troublantes choses; et, les yeux mi-clos, je n'y reste pas étrangère en mon loisir ensommeillé.

— C'est donc que vous y mettez quelque bonne volonté? car les récits d'une petite caméristeне doivent rien avoir d'agréablement précis, ni de pittoresque.

— Comme vous la connaissez mal ! Puis, par un hasard dû à des voisinages de mansardes, elle aime pour son propre compte (ah ! elle est bien le contraire, elle, d'une personne oisive !) un poète qui loge au cinquième étage de cette maison ; elle tient de lui des façons de parler, de grouper les faits, de mettre en relief les descriptions, qui ne manqueraient pas de vous ravir; plus d'une fois, douée d'une excellente mémoire, c'est en vers qu'elle m'a raconté les extases où elle m'avait compromise.

— A la bonne heure ! dit Lise de Belvèlize ; mais tout cela ne m'explique pas pourquoi vous tolérez que votre femme de chambre soit si ravissante. Il n'y aurait aucun incon-

vénient à ce qu'elle fût laide, puisqu'on ne la voit point à l'heure où l'on croit vous aimer.

Si lente qu'elle fût, Madame de Caldelis se dressa en un sursaut ! elle avait l'air sévère, un peu triste, comme quelqu'un qui a reçu une sensible injure, à qui l'on a fait tort, gravement. Elle dit :

— Ce n'est pas de vous, ma chère, que j'aurais attendu une telle parole. Quoi ! à d'honnêtes jeunes hommes qui me désirèrent pour l'amour de ma jeunesse et de ma grâce et de mon charme, je donnerais en échange de moi, qu'ils crurent mériter et qu'ils mériteront peut-être, un laideron ?

Elle ajouta, plus sérieuse encore, avec, presque, de la colère :

— Si j'ai une femme de chambre aussi jolie, c'est, madame, par probité.

— Ne me battez pas ! s'écria Lise de Belvèlize dans un éclat de rire ; et laissez-moi

vous embrasser ! car vous êtes adorable. Mais, vous savez, votre histoire, je n'y crois qu'à moitié. Il y a votre mari, que diable !

— Hélas ! au moment de mon mariage, Nonette n'était pas encore à mon service. Mais, à présent...

— A présent ?

— M. de Caldelis n'est pas mieux partagé que les autres.

— C'est donc... dit la marquise Lise, plus tendre, à voix basse, en se rapprochant, dans la chambre où s'attendrissait infiniment, entre la soie paille pailletée d'or, la mélancolie du crépuscule plus obscur.

— C'est donc ?

— Que vous avez fait exception en faveur d'une seule personne ?

— Je n'ai pas fait d'exception, je vous jure.

— Mais si !

— Mais non !

La marquise se rapprochait de plus en plus ; le crépuscule avait les douceurs d'une sombre caresse éparse et se parfumait d'elles en les enveloppant.

— Vous avez oublié...

La voix se tut, elle reprit, chuchottante :

— C'était ici, en de non moins odorantes ténèbres...

Elle se tut encore, recommença encore de parler, murmure plutôt que parole :

— Vous m'avez dit : je reviens...

— Oui...

— Vous êtes revenue...

— Non... non...

— Vous êtes revenue !

— Non !... pas tout de suite !

— Tout de suite ! J'en suis sûre ! Ce n'était pas votre femme de chambre, puisque, une heure plus tard, vous avez sonné, et Nonette elle-même est arrivée...

— Nonette ?

— Oui, à tâtons, se cognant aux meubles, et, après avoir à demi écarté les rideaux, elle nous a offert,— tenez, ainsi qu'elle a fait tout à l'heure, — du vin de Moselle en des calices fuselés.

— Comme ceci, n'est-ce pas ? dit Madame de Caldelis qui, lentement, avait pris le plateau rose, laissé sur une table. Et il est fort heureux qu'elle soit vite ressortie ! car vous auriez bien vu que je n'avais pas de bonnet à rubans roses.

LA CHASTE VILLE

LA CHASTE VILLE

I

C'était dans une petite ville, dévote et solennelle, avec des rues qui semblent de longs couloirs claustraux, aux baies ouvertes sur le cimetière ; avec des volets fermés comme des yeux d'ascète en méditation; avec les silences religieux d'une cathédrale où l'on récite à voix basse les offices. Et c'est une sorte d'église en effet, cette ville, d'église morne, sans pompe cérémonielle, sans orgue chanteur ni cierges radieux ; car naguère envahie par une émigration de jan-

sénistes, elle ne consent pas aux luxes, aux tendresses, aux sourires qu'accorde, conciliante, la doctrine aimable du Jésuite. Non, sinistre et froide comme une nudité de cadavre, elle s'enlinceule de paix, d'isolement, de morne rêverie; jamais un bruit de roue, éveillant une idée de promenade, de départ, de retour; jamais une gambade criarde d'enfants, après l'école; on ne voit jamais, entre les persiennes mi-closes, un profil de jeune demoiselle qui coud et qui brode et parfois d'un furtif regard espère dans le miroir-espion l'image du passant qui sera l'amoureux sans doute, le mari peut-être. Point de cabaret braillard. Aucun théâtre. Nul lieu de fête. Les vivants qui habitent cette ville vont à la messe, aux vêpres, en reviennent, vaquent aux nécessaires devoirs de la civilisation, en un mystère muet de fantômes rôdant parmi une nécropole : ils rentrent chez

eux, ainsi que des revenants regagnent leurs tombes ; les portes, en se refermant, font un bruit de lame tumulaire, retombante. Au dedans des maisons, il y a les servantes doucereuses, à la face de vieil ivoire, un ruban de congrégation au cou, qui ne font pas de bruit, — chaussées de chaussons, — lorsqu'elles époussettent les housses du salon ; l'épouse maigre et laïde, n'offrant pas son front au retour du mari, allant de l'armoire au linge à l'armoire aux confitures, se signant quand sonnent les cloches ; la jeune fille hâve, aux yeux cernés, aux lèvres minces, qui, en lisant dans un livre de dévotion, mord d'une dent mauvaise le bredouillis de sa prière ; les jeunes garçons, élèves du séminaire, qui apportent au logis familial la sournoiserie déjà béate, ou encore haineuse, de la vie domptée par la discipline. Là, les repas sont silencieux, les soirs sans causerie, avec des

regards nuls, pendant la lecture de l'Evangile, vers les cendres froides du foyer.

Et, dans toute cette ville, il n'y avait qu'une seule prostituée.

II

A qui servait-elle? à tous! elle seule, à tous.

Pas jeune, longue, sans chair, jaunâtre; la tête embroussaillée d'une tignasse de crins noirs, la bouche comme une plaie vive, les yeux comme deux lampions louches; avec d'osseuses mains, dont les ongles bes-

tiaux s'allongent et aggriffent; l'air d'une bohémienne laissée là par quelque bande vagabonde; les pieds nus souvent sous la frange d'une jupe rouge en loques, — des pieds à la plante durcie par la blessure cicatrisée des cailloux et des ronces, — le front flambant d'un foulard écarlate; elle logeait, au delà du faubourg, dans une ancienne hutte de cantonnier, entre la route et la rivière. Elle y avait aménagé deux chambres peu grandes : l'une où l'on attendait; l'autre où il y avait un lit, lit sans boiserie, fait de deux matelas de varech, avec une demi-housse de molleton grenat sur un seul drap rarement changé et deux oreillers sans taie où se recrocquevillaient çà et là des déchirures de dents enragées, où jaunissaient, séchées, des baves d'anciens spasmes.

Les soirs, à la fenêtre de la chambre où il y avait un lit, elle allumait une lampe à

l'abat-jour rouge, phare immonde des luxures éperdues dans la tempête des concupiscences nocturnes.

D'abord, quand elle s'installa dans la hutte, — d'où venait-elle? où voulait-elle aller? eh! qui sait d'où partirent, et quelle voie auraient voulu suivre les êtres dont la Nécessité exige la présence, à un certain moment, en tel ou tel lieu? — d'abord, elle avait coutume de se promener, impudente, par la ville. Frôlant de sa jupe rouge les portes des austères maisons, des séminaires, des églises; jetant aux volets clos le défi de sa bouche où saignait l'offre du baiser; interrompant, tout à coup, d'un rauque rire, le silence conventuel des rues pareilles à des couloirs ouverts sur le cimetière, elle rôdait infatigablement, effroi des doucereuses servantes, horreur des laides épouses, étonnement des vierges aux lèvres minces;

et les chastes hommes, chauffés en leur moelles, ne pouvaient détacher leur pensée de l'éhontée créature qui les invitait au péché. Plus d'un prit la fuite, non sans retourner la tête, épouvanté de l'avoir reconnue, vers le crépuscule, dans l'ombre de quelque mur, penchée, et lâchant, les lèvres obscènes, de pires mots, troussant parfois sa jupe, dans la clarté encore, jusqu'à révéler, roussâtre et touffu, l'abîme du sexuel enfer.

Mais, bientôt, quelques-uns, — oh ! avec quelles précautions ! le long des maisons fermées de nuit sur les portes closes, sur les fenêtres closes ! — la cherchèrent, loin de l'éviter, la suivirent, loin de la fuir. Puis, presque tous après quelques-uns, puis, après presque tous, tous. La virilité de la ville s'exaspéra vers elle ! Maintenant il n'était plus besoin qu'elle errât par les rues. Il lui

suffisait d'allumer la lampe à la fenêtre de la chambre où il y avait un lit fait de deux matelas de varech.

Sortis à tâtons des austères demeures, enveloppés de manteaux, coiffés de capuchons qui leur descendaient plus bas que le nez, ils allaient, les vieux, les jeunes, les pères qui avaient lu à haute voix l'Evangile, les adolescents qui, le lendemain, retourneraient au séminaire, et ceux qui étaient magistrats, et ceux qui étaient prêtres, vers la hutte où s'accoudait, au rebord de la croisée, la noiraude bohémienne à la broussailleuse tignasse traversée de flamme. S'ils se heurtaient l'un l'autre, en leur marche convergente vers un seul point, ils feignaient de ne pas s'apercevoir du heurt. Ils ne se regardaient pas, ne voulaient pas se voir. Ils marchaient vers leur péché, sans autre pensée, comme des chiens à la langue

pendante, cherchent la mare, pour laper l'eau. Et, assis côte à côte, dans la première pièce, ils ne se reconnaissaient pas, attendant l'heure du mal. Elle, cependant, inconsciente, mais en qui s'acharnait l'intention diabolique, les accueillait, les voulait, les torturait par l'attente des délices, cent fois plus encore par les délices elles-mêmes, ne retardait qu'à regret la damnation de ceux dont le jour naissant eût constaté les infâmes joies ! D'ailleurs, le lendemain, ils rentraient en leur austérité, ne se souvenant plus du péché auquel ils consentirent ou qu'ils convoitèrent; et, très gravement, après la messe, un peu à l'écart des épouses, des demoiselles et des servantes, ils parlaient entre eux, à voix basse, des mesures qu'il conviendrait de prendre contre une créature, habitante d'une hutte, au delà du faubourg, ils ne savaient où, qui scandali-

sait étrangement l'honnête et paisible ville. Parmi des bouffées d'orgue sortant encore des portes souvent rouvertes de l'église, les cloches sonnaient religieusement.

III

Or, un matin, passant sur l'étroit chemin entre la route et la rivière, des mariniers trouvèrent dans la boue et les cailloux un corps de femme morte. Elle était nue, avec du sang caillé aux plaies du cou et de la poitrine, avec un écoulement d'entrailles verdissantes hors du ventre défoncé. Sa tignasse noire s'enflambait d'une coiffe rouge. Les mariniers coururent vers la ville,

éveillèrent les gens de police, répandirent la nouvelle. Deux médecins,— ils tardèrent à venir, — ne purent refuser d'avouer que l'hypothèse d'un suicide était peu admissible; que ce cadavre était celui d'une femme déchirée d'ongles et de dents, tuée à coups de poings et de talons. Même ils durent constater que, morte, elle avait été possédée. En quelle atroce bagarre, dont elle fut à la fois la cause, la victime et le prix, succomba donc la noire et sèche créature coiffée d'un foulard couleur de sang? On ordonna une enquête. Elle n'aboutit point. Il fut impossible de découvrir les criminels. Des vagabonds, sans doute, qui avaient quitté le pays tout de suite après l'attentat. Ou bien ces mariniers... oui, ceux-là mêmes qui, par stratagème peut-être, avaient révélé le crime. L'affaire fut classée. La ville rentra dans son calme; la dévote et solennelle ville,

avec des rues qui semblent de longs couloirs claustraux, avec des volets fermés comme des yeux d'ascète en méditation, avec les religieux silences d'une cathédrale où l'on récite à voix basse les offices.

APRÈS LE FLAGRANT DELIT

APRÈS LE FLAGRANT DÉLIT

Alors, vraiment, tu croyais que j'allais te tuer? Oui, oui, tu t'imaginais que j'allais te tuer, des deux mains, en t'étranglant, ou d'une balle de revolver dans la tempe, ou d'un couteau à découper, empoigné dans le tiroir du buffet, et qui serait entré dans ta chair, comme dans de la viande. Bête, de m'avoir cru si godiche! Tu peux en faire ton deuil, d'espérer que je porterai le tien. Mais regarde-moi donc, tire ta tête de l'oreiller,— je te dis de te retourner, catin! — tu vois bien que je n'ai pas l'air féroce, et que je ris. Ça t'embête, je comprends. Tu aurais pré-

féré un dénouement sinistre, romanesque, qui t'aurai donné, une minute, la minute d'avant rendre l'âme, l'illusion d'être l'héroïne d'une hautaine aventure d'amour. Desdémone, si j'avais été Othello! Plus souvent que je t'offrirai cette satisfaction. Mais sacrebleu, ce qui est arrivé, c'est drôle, et pas autre chose. Si tu savais combien ça m'a paru comique, tout à l'heure, quand je suis entré, le haussement saccadé des couvertures sur vos corps accouplés! l'ombre, sur le mur, des secousses, a failli me faire pouffer de rire. Ces ombres chinoises-là, on ne se figure pas ce que c'est amusant. Mais le plus gai, ç'a été quand l'imbécile qui était couché avec toi, m'a aperçu, — oh! la tête qu'il a faite! — et s'est jeté à bas du lit, et s'est sauvé par l'escalier de service, ses bottines à la main, en emportant son caleçon sous son bras. A présent, il doit

courir dans la rue, en chemise. On le mènera au poste. Il sera obligé de se faire réclamer par des gens de sa connaissance ; on dira que c'est une manie qu'il a de se promener, déshabillé, après minuit. Le pauvre diable ! j'irai le réclamer, si c'est nécessaire. Je ne lui en veux pas. Et à toi, je n'en veux pas non plus. Tu es comme tu es. Je te connais. Toi, une amoureuse ? toi, une femme capable de préférer un homme à un homme ? toi, une âme, toi, un cœur ? non, tiens, je me tords. Celui qui était là, tu l'as pris, parce qu'il est venu, parce que j'étais en voyage, parce qu'aucun autre n'est venu avant lui. Est-ce que tu sais seulement s'il est blond ou brun ? ce n'est pas probable. Veux-tu parier que tu ne m'aurais pas trompé, si je n'avais pas été absent ? Et peut être n'était-ce même pas un homme, cette personne qui s'est échappée. Il y a des femmes dont les pan-

talons, bleus ou roses, ressemblent à des caleçons. Tu ne fais pas de différence, pourvu qu'on t'essoufle. Et je me fâcherais? pas si sot. Tu ne vaux pas que je te fasse l'honneur de ma colère. Mais parlons peu, parlons bien. Voilà qu'il se fait tard, je reviens de voyage, — ça donne des idées, le remuement du wagon, et de voir des ombres chinoises, — j'ai envie de faire la fête, et je t'emmène. Hein? quoi? tu ne comprends pas? Je te dis que je t'emmène. Lève-toi, habille-toi. La première robe venue. M'obéiras-tu, tonnerre de dieu, je te donne cinq minutes pour être prête à sortir, le chapeau sur la tête. Plus vite que ça, je te dis ! A la bonne heure. Eh ! ne tremble pas; puisque je ne veux pas te tuer, puisque tu es trop ignoble pour que je te tue, — puisque nous sortons pour nous amuser, grande bête ! Mais, tu sais, pas plus de cinq minutes. Pendant que tu t'ha-

billes, je marcherai de long en large en chantant un air pour passer le temps. Un air d'opérette. A Bordeaux, où je suis allé pour mes affaires, (pour te gagner des robes et des chapeaux, et des dessous que tu fais friper par d'autres !) il y avait une divette de passage, jolie comme un cœur, avec des seins menus, qui s'enflaient hors du corsage, à chaque roulade ; on m'a mené dans sa loge, elle me riait, elle voulait bien, mais (j'étais trop stupide, pas vrai ?) je ne l'ai pas prise, parce que je t'aimais, parce que j'avais promis de te rester fidèle, parce que je pensais à notre lit, à notre cher lit, qui est le lit de tout le monde ! Ah ! te voilà prête, passe devant. Je te dis de passer. Si tu ne te dépêches pas, je te fais descendre l'escalier à coups de bottes dans les reins. Bien. Tu es gentille. Tu fais ce qu'on veut. Tiens bien la rampe ; si tu tombais, si tu te faisais du

mal, ça me ferait une peine !... Là, prends garde, il y a deux marches après la porte vitrée. Cordon, s'il vous plaît! Merci. Nous voilà dehors. Si tu veux nous ne prendrons pas de voiture. Ce n'est pas très loin où nous allons. Puis, c'est gentil de marcher ainsi, bras dessus bras dessous, en se serrant l'un contre l'autre, comme des amoureux. Ah! ah! comme des amoureux. Ça ne te rappelle rien, cette promenade? Autrefois, avant notre mariage, les grands parents, à Neuilly-sur-Marne, quand on allait prendre le train, les soirs, marchaient en avant, nous laissaient causer bas, un peu loin d'eux, parce que nous étions déjà fiancés. Non! toutes les niaiseries que je t'ai dites, et que tu m'as répondues! Si je ne trouvais plus de mots, ma chérie, pour t'expliquer combien je t'aimais, je te disais des vers que j'avais appris, gamin, en classe; le plus souvent,

ils n'avaient aucun rapport avec notre tendresse commune, mais il me semblait que des vers, n'importe lesquels, c'était tout de même de l'amour, et, une fois, (la fois où j'ai osé t'embrasser dans le cou), je t'ai récité la fable du Loup et de l'Agneau ! Tu pleurais de douceur, je pleurais de délice, nous étions si contents que cela nous faisait, presque, du mal. Hein ? est-il dieu possible d'être serins comme ça? Attends. Nous ne sommes pas arrivés, mais nous nous arrêterons ici, un instant. Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi n'entres-tu pas, puisque je veux que tu entres ? C'est un marchand de vin, oui. Pas luxueux. Un comptoir en zinc. C'est bien plus drôle. Nous allons prendre quelque chose, sans nous asseoir. Les filles, avec les souteneurs, boivent comme ça, entre les montées à l'hôtel. Deux verres de dur, patron ! et le renou-

vellement tout de suite, et un autre renouvellement. Je te dis que tu boiras, mijaurée! Est-ce que tu vas faire la bête à présent? Avale, encore, et encore, ou je te flanque une volée. Et rabaisse vite ta voilette, pour qu'on ne voit pas que tu pleures. Moi, ça me monte, de boire. Et, n'est-ce pas, il faut se monter quand on va faire la fête? Ce que nous nous amuserons tout à l'heure! Tu en as assez? Un autre verre? Eh bien, filons. Vrai, tu n'es pas solide, pour un demi-setier d'eau-de-vie, la tête te tourne, on dirait, et tes jambes flageollent. Tiens-toi mieux que ça! Fais-moi honneur! Tâche d'avoir l'air d'une femme chic, ça me flattera. La troisième rue à gauche, et nous serons arrivés. Par exemple, si tu préfères, tu peux faire un homme dans la rue. J'irai t'attendre chez le marchand de vin. Tu n'oses pas? tu n'as pas encore l'habitude sur les trottoirs? ça vien-

dra. Je comprends qu'on ait des scrupules, au commencement. Tu vois, je ne te brusque pas. Je pourrais te dire : « Vas-y, ou sinon !... » Mais je suis très doux, je te ménage ; tu t'y feras peu à peu. En attendant, marchons plus vite, il est tard, la boîte pourrait-être fermée. Tu verras, c'est très chic, l'endroit où je te conduis. Tiens, regarde-donc, là-haut, l'enseigne ! Ah ! vraiment, c'est drôle tout de même que nous soyons venus par ici, ce soir. Lis. « A l'enfant voué au bleu et au blanc ». Il y a deux ans, un matin, nous sommes passés ensemble devant ce magasin, et tu t'es serrée contre moi, et tu m'as dit dans l'oreille (tu étais toute rougissante, et je sentais battre ton cœur d'un pressentiment maternel) tu m'as dit : « N'est-ce pas, nous le vouerons à la Sainte Vierge, le premier qui nous viendra ? » parce que tu avais été élevée très dé-

votement ; quand tu entrais dans une église, tu te signais si gentiment que je baisais à la dérobée tes chers petits doigts tout mouillés d'eau bénite ! Vois un peu, au coin de la rue, cette grosse fille en robe rouge, toute maquillée, qui prend un monsieur par le bras, en lui disant des mots ; en voilà une qui n'a pas honte, qui sait son affaire. Patience, patience ! tu seras comme ça, bientôt. Paris n'a pas été bâti en un jour. Tiens ! je me suis trompé de rue. Non, non, voilà la porte. Attends que je sonne. As-tu fini de larmoyer, grande dinde ! C'est peut-être que tu as trop bu. Il y a des gens qui ont le cognac triste. Ça y est ; on ouvre. Monte. Tu vas me faire le plaisir de monter tout de suite, chipie, où je t'enfonce les côtes ! A-t-on jamais vu une femme pareille ? On fait tout ce qu'on peut pour l'amuser, et elle a l'air de se faire prier pour être contente.

Remarque que ça ne te fera pas seulement plaisir, ma petite ; ça te rapportera aussi, et joliment. On a de fiers bénéfices dans ce métier-là, lorsqu'on est jolie, et lorsqu'on sait s'y prendre. Hop ! eh ! va donc, hop ! Deux étages. Tu as l'air d'une morte que l'on pousse. Nous y voici. Bonsoir, madame. Bonsoir, bonsoir. N'ayez pas cet air ahuri. Je sais, je sais, une maison sérieuse, respectable. Recevoir des femmes ici, ce n'est pas l'habitude. Rassurez-vous. Nous ne sommes pas venus pour ce que vous pensez, cette personne et moi. Oui, sans doute, après affaire faite, je ne dis pas, on boira du champagne, dans le salon des glaces, c'est probable ; mais avant, causons sérieusement. Voici. Cette petite-là, c'est ma femme. Ce qu'elle est jolie, vous n'en avez pas idée. Habillée, elle est bien. Nue... n'en parlons pas, vous verrez. Et elle a la vocation. Ça,

je vous le jure, elle a la vocation. Elle a l'air de pleurnicher à cette heure, c'est de la frime. Si vous aviez vu, tout à l'heure, les ombres chinoises sur le mur ! Enfin, vous pouvez être tranquille, on sera content. Alors, moi, son mari, je consens. Oui, je l'autorise. Demain, je remplirai les formalités. En attendant, je vous l'amène. On peut en essayer tout de suite ! et si quelqu'un se plaignait d'elle, n'en obtenait pas tout et le reste, vous n'auriez qu'à m'appeler (je resterai dans la chambre à côté), et j'aurai bientôt fait de la mettre à la raison. Ainsi, voilà qui est dit, et voilà qui est fait. Et toi, gueuse, toi, livreuse de toi-même à n'importe qui, entre franchement dans ta fonction, accomplis ton destin. Ne feins pas d'y répugner, menteuse ! Avoue ta joie d'être une prostituée parmi des prostituées, si tu ne veux pas que je te roue de coups, — fait divers et non roman —

comme un ivrogne assomme une fille. Justement, on sonne ! quelqu'un monte ! Allons, déshabille-toi, sois nue ! offre-toi ! vends-toi ! Car il me plaît que ta traîtresse chair où j'avais hélas ! ma joie et mon amour et mon rêve, soit avilie et souillée et ignominieuse au point que jamais je n'en puisse avoir ni le désir ni le regret !

LE SANG D'HIRONDELLE

LE SANG D'HIRONDELLE

I

C'était sans nombre qu'en ce temps-là — en quel temps? n'importe, tous les temps se valent, où les roses fleurissent et où les bouches des femmes sont mieux odorantes que les roses, — on allait en pèlerinage vers une vieille ermite, habitante d'un antre au flanc du mont, qui vendait du sang d'hirondelle. Elle était si vieille que les plus antiques corbeaux ne se souvenaient pas de l'avoir vue jeune; le chêne deux fois centenaire disait dans le murmure dodonien de

ses branches : « Je pense qu'elle avait un peu moins de soixante-dix ans quand, bûcheronne, elle me frôlait, gland vert encore, de son pied nu, sec déjà. » Mais si ancêtre et si, d'ailleurs, laide à voir qu'elle parût sur le seuil de la caverne où elle vivait en d'austères dévotions avec une arrière-petite-fille, infiniment jolie, qu'elle avait, on ne laissait pas de lui apporter des présents de toute sorte, choses qu'on mange, choses qu'on boit, et des fourrures pour avoir chaud l'hiver, et des mousselines pour se faire belle l'été (elle, belle? ah! ah! ah!) et de l'or qu'on enterre au pied des arbres, et de précieuses médailles, et, aussi, en des coffrets d'ivoire ouvré, pareils à de toutes petites châsses, des reliques recommandables par vingt miracles qu'elles firent. Pourquoi lui accordait-on de telles largesses? parce que, en échange, — deux gouttes, ou

trois, ou quatre, presque rouges, oui, rouges, — elle offrait du sang d'hirondelle en une sorte de lys rose, velu d'or, qu'elle cultivait, disait-elle, entre les roches voisines, et qui était une exquise ressemblance. Ressemblance? de quoi? je ne saurais le dire. Le certain c'était que les gouttes de sang d'hirondelle opéraient de véritables prodiges. Par malheur, ce n'était point tous les jours que la vieille consentait à les débiter, en un lys rose, velu d'or. Bien des gens accouraient des plus lointains pays, à qui elle répondait : « Vous reviendrez la semaine prochaine », ou « vous reviendrez le mois prochain », et si on lui criait : Eh ! pourquoi ne point nous satisfaire sur l'heure ? » C'est, répondait-elle, qu'à l'aronde de qui le sang pour votre salut s'égoutte, il plut de s'envoler; et elle ne reviendra qu'aux jours que je vous dis. » Mais si peu fréquente que

fût la présence de l'hirondelle — cinq ou six jours le mois — les gouttes de sang étaient si efficaces que par la rapidité des guérisons qu'on en obtenait elles compensaient la rareté du traitement. Les effets étaient vraiment extraordinaires. On avait vu des vieillards cacochymes, n'ayant plus ni dents, ni œil, ni rien de ce qu'il convient d'avoir pour être un acceptable époux, tout à coup se muer, pour une larme rose enfin bue, en vigoureux fiancés qu'impatientaient jusqu'au viol les retardements de l'hymen; des dames sexagénaires recouvraient, en moins d'un clin d'œil, les charmes qui, jadis, les rendirent si plaisantes. D'avoir bu de ce sang d'hirondelle, on voyait aussi des couards devenir braves, des laids devenir beaux, des pauvres devenir riches; des imbéciles égaler les glorieux poètes de qui les strophes enchantent les âmes! Souvent, dès

qu'on leur avait mis aux lèvres un peu du joli sang d'oiseau, de pauvres petits enfants, près de mourir en leurs berceaux déjà ressemblants à de petits cerceuils, reprenaient vie et sourire ; de jeunes filles, qui, maladives et douces, pleurèrent de n'oser aimer sous la caresse tombante des feuilles d'automne, nouaient des bras aussi vigoureux que tendres au cou de leur ami ; et, enfin, tous les vivants étaient pleins de santé, de force et de beauté, à cause de la vendeuse de sang d'hirondelle en des lys dorés, qui logeait avec son arrière-petite-fille, infiniment jolie, dans la caverne au flanc du mont.

II

Mais voici que passa sur le chemin un chanteur de chansons tendres, beau à voir, plus doux à ouïr, qui, lorsqu'il se mirait dans les sources rendait jaloux, tant il était blanc, le reflet des jasmins penchés, et, lorsqu'il répliquait, d'une ballade à leurs roulades, jaloux les rossignols, tant il rossignolait agréablement. Comme il passait devant l'antre, la vieille lui dit :

— Eh ! toi, voyageur de bonne mine, ne veux-tu point m'acheter quelques gouttes de sang d'hirondelle ? Précisément jamais il ne fut aussi clair et aussi salutaire qu'à l'heure où nous voici.

Car elle était fort avare et s'entendait en son métier.

Mais lui :

— Bon ! je suis jeune et de belle humeur, et n'ai point besoin des drogues qu'on débite.

Mais par delà l'épaule de la vieille, il vit les yeux de la toute jeune fille, — elle s'appelait Fideline, cette petite, — et, s'arrêtant :

— Néanmoins, dit-il, volontiers j'accepterai l'hospitalité en ta caverne, et, en témoignage de gratitude, je chanterai, avant le somme, des chansons si belles que le silence aux alentours s'en pâmera et que le ciel ouvrira plus grandes toutes ses étoiles, comme des oreilles d'or.

III

A vrai dire, il y eut, à quelque temps de là, une grande tristesse, d'abord dans la contrée avoisinante, puis par toute la terre. C'était en vain que venaient en pèlerinage vers la caverne, les vieux, les malades, les tristes; ils n'obtenaient pas les guérisons coutumières, même aux jours naguère indiqués; la vieille leur disait, non sans l'air de quelqu'un qui n'est pas content : « Eh! allez-vous-en, je vous prie. Le lys rose, velu d'or, n'a point cessé de fleurir, et je pense même qu'il est mieux épanoui que jamais il ne fut; mais le clair sang d'hirondelle ne s'y égoutte plus en larmes roses. Remportez vos présents, que je ne saurais accepter sans tricherie, puisque l'exquise panacée, dont

je vous réconfortais, s'est tarie comme une source brûlée par le soleil. » Et la détresse fut aussi désolante que possible. On ne voyait par les chemins que gens en pleurs, disant : « Hélas ! jamais je ne recouvrerai la jeunesse ! » ou bien : « Hélas ! je ne serai point aimé de celle que j'adore ! » ou bien : « Hélas ! toujours j'aurai cette jambe de bois ! » ou bien : « Hélas ! sans espoir de les jamais rouvrir, je sens clos mes yeux d'aveugle ! » car il était tari, le clair sang d'hirondelle.

Cependant, les soirs, par les venelles d'églantines pareilles à de toutes petites étoiles blanches qui s'allumeraient aux buissons, et dans les lumineuses clairières, et dans les profondes ombres où sont douces les mystérieuses mousses, ils marchaient en se tenant par la main, l'arrière-petite-fille de la vieille ermite et le beau chanteur

de ballades qui, depuis le jour où il y entra, n'avait plus quitté la grotte, s'y trouvant bien sans doute. Etaient-ils époux, la fillette et le romançeur? non point époux si vous entendez par le mot d'épousailles la légitime union de personnes qu'un prêtre a bénies, mais époux en effet si, pour qu'on soit tels, il suffit dans votre pensée qu'il n'y ait plus de baisers qu'on ne se soit l'un à l'autre donnés; et, plus tard, on se marie, lorsqu'on a le temps. Mais qu'ils étaient heureux, mêlant leurs doigts, mêlant leurs regards, mêlant leurs souffles, dans l'enchantement du soir printannier; aux plus mariés des gens, je souhaite un aussi délicieux hymen. Même il ne leur manquait pas l'espérance d'un être rose et blond, garçonnet ou fillette, qui, non point dans quelques jours, mais après beaucoup de mois, raviverait leur amour, d'en être le vivant

témoignage. Et l'amant serrait contre son cœur, plus tendrement, l'amante bientôt maternelle, mais comme vierge toujours, étant si jeune et si blanche ; et rien ne troublait leur bonheur, dans les parfums et les ravissements de l'ombre, non, rien ! cela leur était bien égal que toute la terre souffrît et se lamentât et pleurât à cause que dans le lys d'or il n'y avait plus de sang d'hirondelle.

L'EAU, LA GLACE ET LE FEU

L'EAU, LA GLACE ET LE FEU

I

Fillette si jolie, à la fenêtre de sa chaumine, rêvait Rose Lison, rêvait Rose entre les roses, rêvait Lison entre les liserons ; fleur qui rêve, sœur des fleurs qui s'épanouissent; et Rose Lison murmura entre les roses grimpantes et les liserons dont les couleurs diverses se querellent au soleil :

— De vrai, je n'ai point, quoique si pauvre paysanne, de très grave soucis, puisque mère-grand, qui m'est douce, ronronne en tournant son rouet de si aimables chansons,

et puisque le jeune voisin que j'ai, manque rarement, dès que je suis éveillée, de venir deviser avec moi, sur le pas de la porte ; même, un matin, je le suivis vers la lisière où me conviaient sa voix et le rire d'un merle: depuis, j'ai toujours aux lèvres le parfum d'une fraise qu'il y mit après l'avoir mordue! Pourtant, il me semble que l'on pourrait être bien plus heureuse que je suis ; je saurais bon gré à quelqu'un qui m'apprendrait où l'on trouve le bonheur.

Alors, bourdonnante d'un calice à une corolle, une abeille, qui était une fée :

— Vous demandez peu de chose ; et voilà un service que je puis bien vous rendre. Suivez le petit sentier qui débouche, de ce petit bois, dans la plaine ; vous ne tarderez pas à voir une large rivière, puis une montagne de glace, puis une forêt de flammes! C'est après avoir passé l'eau, et grimpé le

mont, et franchi l'incendie, que vous trouverez le bonheur.

A dire le vrai, Rose Lison se sentit perplexe ; car, douillette de sa nature, elle redoutait fort l'eau, la glace, et le feu ; mais tel était son désir de conquérir le bonheur qu'elle n'hésita pas longtemps ; sans même un adieu à sa mère-grand qui chante et qui file, sans un adieu au jeune voisin qui mord les fraises avant de les offrir, elle prit sa course vers le sentier, après avoir mis dans un petit panier, pour ne point mourir de faim ni d'ennui en voyage, une pomme, un petit pot de farine et un sifflet de sureau dont elle s'amusait à imiter les merles.

II

Et une rivière lui apparut, large et bouillonnante au point que, si Rose Lison avait su qu'il y avait la mer, elle aurait cru que c'était la mer! Elle demeura aussi surprise et aussi effrayée que possible. Jamais, pauvre petite qui ne sait pas nager, elle ne pourrait traverser ce vaste et tumultueux fleuve. Elle regarda à droite, à gauche, cherchant un batelier; tout le rivage était désert. Encore qu'elle n'eût jamais ramé, elle pensa qu'elle se tirerait peut-être d'embarras, si elle avait une barque, et elle conçut le dessein de s'en faire une avec l'un des grands arbres qui se dressaient là et là. Mais quoi! n'était-ce point une idée extravagante? Le moyen, avec de petites mains qui n'auraient

pas suffi à courber une tige un peu robuste de lys, le moyen, sans outils d'ailleurs, de scier et de creuser un dur tronc de mélèze?

Découragée, Rose Lison se laissa choir sur l'herbe, et pleura amèrement, songeant qu'elle n'arriverait jamais où le bonheur se trouve.

Mais il y eut, dans le panier, un léger bruit comme d'une rondeur qui va et vient; et, le couvercle levé, la fillette entendit la pomme qui disait :

— Allons, petite, je prends pitié de ton chagrin. D'une fine pierre, puisque tu n'as point de couteau, pèle-moi toute, et (ma chair mangée pour gagner courage,) ma peau rejointe en long et liée d'épines te sera une embarcation légère où tu pourras tenir, en te serrant un peu.

— Mais comment dirigerai-je ce frêle bateau à travers l'eau méchante?

— Tu chanteras de ton mieux, et ta voix sera la bonne brise qui conduit au port.

Rose Lison fit comme avait dit la pomme. Voici que, chantant, chantant, elle voguait en un esquif fait d'une pelure de fruit, entre les bonds farouches de l'onde. Ah ! que d'alarmes ! Mais elle aborda enfin sur l'autre rive; il y avait dans son panier un petit pot de farine et le sifflet de sureau dont elle s'amusait à imiter les merles.

III

Un mont de glace, dès la nuit venue, lui apparut, si vaste et si lisse que, les étoiles déjà et la lune aussi s'y reflétant, il ressemblait à une énorme pente de cristal à travers laquelle on verrait toutes les splendeurs du paradis. Mais, hélas ! comment grimper cette éblouissante côte, sans saillie, et si

froide, où les ongles, n'ayant pas où se prendre, se retourneraient, où les mains et tout le corps deviendraient de glace aussi. Il aurait fallu des harpons, des crocs, des cordes! elle n'avait rien de tout cela. Découragée, Rose Lison se laissa choir au pied de la montagne, et pleura amèrement, songeant qu'elle n'arriverait jamais où le bonheur se trouve.

Mais il y eut, dans le panier, un petit remûment, comme d'une chose légère qui se secoue et glisse ; et, le couvercle levé, la fillette entendit le petit pot de farine qui disait :

— Allons, mignonne, je m'intéresse à ta douleur ; prends la farine, prends toute la farine dans le creux de tes mains, et jette-la sur le mont de glace si lisse. Grâce à elle tu pourras te hisser jusqu'à la cime sans que tes ongles se retournent et sans que ton corps prenne froid.

— Mais la farine que j'aurai jetée tombera dès que je voudrai monter plus haut !

— Dès que l'une de tes mains l'aura lâchée, tu la ratrapperas de l'autre.

Rose Lison fit comme avait dit le petit pot de farine. Voici que, lançant la blancheur légère, elle en usait pour ne pas glisser, et, l'ayant vite reprise, de nouveau la lançait. Ah ! que de craintes ! Ah ! que de frissons ! Mais elle atteignit enfin le plus haut de la montagne ; il y avait dans le panier le sifflet de sureau dont elle s'amusait à imiter les merles.

IV

Et, dans le noir minuit, tout à coup, lui apparut une forêt de flammes! Elle était si embrasée de toutes parts, si feuillue de flammèches rouges, si moussue de braise, que l'on eût dit voir le parc où, les jours de fête, le roi Lucifer se promène avec les damnés de distinction, ses invités. Hélas! comment traverser ce magnifique et effroyable incendie, où les cheveux flamberaient comme de l'ouate d'or jetée aux rouges tisons, où tout le corps bientôt serait de tout point pareil à ce qui reste d'un sarment jeté dans la grande cheminée de la cuisine? Pleine d'angoisse, d'une angoisse cette fois irrémédiable, Rose Lison s'assit sur la lisière de la forêt de flammes, et sanglotta, et sanglotta,

parce qu'elle comprenait que jamais elle n'arriverait dans le pays où le bonheur se trouve.

Mais il y eut, dans le panier, un susurris comme de merle qui chantera; et, le couvercle levé, la fillette entendit le sifflet de sureau qui disait :

— Allons, pauvre petite, je veux venir au secours de ton désespoir; prends moi, mets-moi à tes lèvres, et souffle, souffle, souffle dans moi en marchant vers la forêt. Ton haleine écartera les flammes et te fera comme un sentier où tu pourras passer sans être brûlée.

— Mais le feu se reformera derrière moi, et allumera ma jupe !

— De temps en temps, avec adresse, tu te retourneras pour souffler en arrière.

Rose Lison fit comme avait dit le sifflet de sureau. Voici qu'elle s'avançait à travers

l'énorme incendie, en écartant, de son souffle siffleur, les flammes. Ah! Dieu, si, un seul instant, l'haleine lui avait manqué! Quelles inquiétudes! quelles transes! Victorieuse de la forêt, elle arriva, dès le matin, sur une route où il y avait une chaumine...

V

Et elle reconnut la route! et elle reconnut la chaumine où grimpaient des roses, où les diverses couleurs des liserons se querellaient au soleil levant. Mère-grand était assise sur le banc, à côté du seuil; et se hâtait vers la porte le jeune voisin, portant une corbeille d'osier, pleine de fraises et de fleurs de bois. Rose Lison sentit tout son cœur fondre en un tendre délice! Ah! qu'elle éprouvait de joie à revoir la chère maisonnette fleurie, et la vieille qui sait tant d'aimables chansons, et le beau garçon dont elle avait le cœur épris. Heureuse, oui vraiment, elle était heureuse; mille fois plus que jamais elle n'espéra de l'être.

Mais, alors, à quoi lui avaient servi tant de périls vaincus, et tant d'épouvantes, et tant de désespoirs?

Bourdonnante d'un calice à une corolle, l'abeille, qui était une fée :

— Petite, dit-elle, il n'est contentement que si on le mérita, et, pour posséder vraiment le bonheur même qu'on eût, il faut passer à travers l'eau, la glace et le feu !

L'ÉPITAPHE D'UNE ENFANT

L'EPITAPHE D'UNE ENFANT

CI-GIT

MADELINE LEROUX

DÉCÉDÉE

A L'AGE DE DIX-SEPT ANS

Priez pour elle.

Cette épitaphe, dans le cimetière de la petite ville traversée par le hasard d'un voyage, cette épitaphe lisible encore, en la stèle d'une très étroite sépulture, parmi la grimpaison des fleurs redevenues sauvages et le cliquetis (car il faisait du vent) des perles qui pendent aux couronnes de laiton noir, je l'ai emportée dans mon sou-

venir, comme un musicien surprend et garde en sa mémoire pleine d'échos une chanson populaire, un peu triste, sur laquelle il fera, plus tard, pour l'orchestre, de très savantes variations. Ah! l'affreusement mélancolique chose, qu'un très réel et très simple désastre, pleuré par de vieilles gens et quelque fiancé, ou qu'une instinctive mélodie, chantée en rond par des enfants, serve de prétexte à la virtuosité d'un poète ou d'un musicien. Quoi ! sanglotes-tu, médiocre foule des êtres aux noms ignorés, gazouilles-tu, âme chantante des chœurs puérils, pour la gloire d'un rimeur ou d'un harmoniste, qu'en des salons illustrés écouteront, enthousiastes jusqu'aux cris et extasiées jusqu'à la pâmoison, de belles dames, de vieilles dames aussi, seulement inquiètes, (pendant que leurs gorges doivent à l'essoufflante admiration une remarquable plus-value (de leur

toilette vaincue par le voisinage d'une plus éclatante parure, ou, là-bas, dans le fond du salon, sous les plantes vertes aux branches retombantes, d'une flirtation rivale? La sincérité des larmes et la candeur des petites âmes, aidant au triomphe des artistes menteurs, cela est lamentable comme la sébile d'un mendiant aveugle, vidée, en un geste d'aumône, par quelque passant cossu, comme l'Or du Rhin volé par les Dieux aux filles ingénues qui jouaient dans le Fleuve. Mais qui sait si les auteurs du larcin, outre les remords de l'avoir commis, ne portent pas en eux d'amères, de cuisantes, de dévorantes tristesses, dont l'excès, par où ils expient, les absout enfin de leur crime? Hélas! que tout le monde est à plaindre! J'ai longtemps songé à l'épitaphe lue en ce cimetière de petite ville.

Madeline.

Etait-ce bien ainsi qu'on appelait, vivante, cette enfant ? Tout de suite j'inclinai à penser qu'elle se nommait Madeleine. Mais le père et la mère, après avoir choisi ce nom, le trouvèrent trop sérieux, trop pesant pour une si menue créature, toute poupine, et câline, ah ! si câline ! Madeleine fut Madeline. Sur sa tombe, ils ont fait mettre, en leur familière douleur, le nom dont ils la bercèrent, nouvelle née, en son berceau, dont ils la caressèrent, plus tard, quand elle revenait, de l'école, dont ils la baisaient au front, les soirs, à l'heure où, même déjà grandes, vont se coucher les petites filles.

Leroux.

C'étaient de bonnes gens habitant dans la banlieue de la ville. D'où me vint cette certitude ? Ils auraient pu, tout aussi bien,

être marchands sur l'unique place de la cité, ou rentiers dans la rue solitaire, réservée aux personnes qui ont de tout petits revenus. Non, ils habitaient, je l'aurais juré, dans la banlieue, peut-être sur quelque côte bordée de maisons à un seul étage, et montant vers la campagne où s'érigent, blanches façades, tourelles de briques, d'aristocratiques demeures estivales. A coup sûr, le père, déjà vieux, robuste encore, exerçait quelque rude métier, qui réclame de fortes mains et un esprit sans inquiétude. Il était forgeron, peut-être, ou serrurier, qu'on vient quérir des châteaux. Ou marbrier. Marbrier ? pourquoi l'idée que le père de Madeline était l'un de ces artisans qui scient la pierre ou le marbre, insistait-elle en moi, voulait-elle me persuader, me convaincre ? La mère, pas vieille, mais vieillie, vaquait tout le jour aux soins du ménage,

allumait le fourneau, faisait chauffer les fers, tirait l'eau du puits, frottait les carreaux rouges du couloir, tandis que Madeline, dans le salon aux meubles propres, d'acajou ciré, jouait du piano ; car ses parents, épris d'elle, comme des dévots d'une toute petite image sacrée, ne l'avaient voulu contrarier en rien. Extasiés tout de suite de la façon dont elle chantait les chansons du pays, ils lui avaient donné des professeurs. Bientôt ils la mettraient au Conservatoire, dans la grande ville, à vingt lieues ; ils s'arrangeraient pour y pouvoir vivre. En attendant, le père et la mère, chaque soir, après les besognes finies, s'endormaient, les mains au ventre, pendant que Madeline jouait ou chantait ; et ils rêvaient, bonnes âmes ignorantes de ce qu'est l'art, le théâtre, la vie, ils rêvaient vaguement, en leurs doux sommeils, des triom-

phes de Madeline, applaudie, adulée, mariée et riche.

Décédée à dix-sept ans.

Hélas! oui, morte, si jeune; et les gens qui passent sur la côte montante, se signèrent devant les blanches tentures funèbres de la petite maison. Morte? pourquoi? il y a de ces maladies qui, tout à coup, saisissent, implacables, les fillettes près de devenir femmes. Mais, j'en étais sûr, ce n'était pas d'une maladie qu'elle était morte, et ma rêverie, — qu'un souvenir guidait peut-être, — imaginait un sombre drame, plein de pleurs et de sang. Ah! je suis certain, certain, qu'elle n'a pas succombé à quelque mal coutumier; et, me rappelant, j'imaginais...

Dans l'une des demeures, au-delà de la côte, où habitent, l'été, les familles aristocratiques, séjournait deux mois l'an, au temps des vacances, un jeune homme, presque un

enfant, encore au collège, mais qui ne portait pas l'habit de lycéen. Il s'habillait, comme un chasseur, de velours gris, avec des aciers qui reluisent, et on ne saurait se figurer le bel air qu'il avait, blond, grêle, joli, avec un peu de moustache rousse déjà, quand il passait, le fusil à l'épaule, et suivi par quatre chiens gambadant et aboyant. Comment il connut Madeline? Peut-être, un jour qu'il allait vers la ville, aperçut-il la fillette, la tête à demi passée entre deux volets gris de la petite maison, et il s'arrêta, la préférant, si menue, si rouge aux lèvres, si rose aux joues, si bleue aux yeux, aux femmes de chambre du château. Puis ils s'aimèrent, lui, déjà vil comme un homme, — mais bon encore d'être si jeune, — elle, si parfaitement ingénue malgré la ville voisine et le Conservatoire prochain, qu'elle ne s'avisa même pas de craindre qu'on ne la marirait

point tout de suite avec ce beau jeune homme qui passait. Et elle était, en sa candeur, très adroite. Elle usait de la minute où sa mère puisait l'eau, pour recevoir, par l'ouverture des volets, la lettre menu-pliée que lui offrait son bien-aimé; elle profitait des soirs où s'endormaient ses parents alourdis des quotidiennes besognes, pour l'écouter, inclinée à la fenêtre; et maintes fois, la nuit venue, elle s'évada de la maison pour rejoindre son amoureux. Ils s'en allaient, se tenant par la main, dans les venelles derrière les maisonnettes, ou entre les jardinets dont se mêlent les haies. Il y avait de petites étoiles qui les guettaient entre le balancement des nues et les hautes branches remuées des peupliers çà et là !

Mais ce n'est point la curiosité des étoiles qui les empêchait de joindre leurs lèvres; c'était que, lui, il n'osait point l'accomplis-

sement des coupables désirs que lui suggégèrent, au lycée, les confidences des grands, et les livres lus en cachette ; c'était que, elle, elle ignorait que deux bouches unies sont un baiser ; et, fait de timidité et d'ignorance, leur amour fut l'éternelle idylle que les vieux poètes, se souvenant, écrivent, les yeux pleins de larmes. Mais, une fois, avant le jour, comme ils s'en revenaient vers la maison où les parents devaient dormir encore, il y eut un grand cri, — et un autre cri, moins violent, plus terrible. La mère de Madeline, effarée du lit vide, avait guetté sur le chemin, et, se précipitant dans une affreuse clameur, elle saisit au cou, de deux mains folles, sa fille, sa pauvre petite fille, qui râla, râla, et mourut, là, sur la route, dans une suprême plainte, tandis que le jeune homme, riche et noble, si joli en habit de chasseur, s'enfuyait vers le château,

craignant d'être grondé si l'on s'apercevait de son escapade !

O pauvre petite, endormie en l'étroite sépulture parmi la grimpaison des fleurs redevenues sauvages et le cliquetis des perles qui pendent aux couronnes de laiton noir, — Madeline, Madeline, Madeline Leroux, décédée à dix-sept ans ! — pardonne-moi si de ton épitaphe hélas ! j'ai fait, sacrilège, ce triste conte banal. Mais qui sait si, du remords d'une réalité pareille à ce conte, je n'ai point souffert au-delà de ce qu'on peut dire, et si, dans l'atroce ressemblance d'une chimère avec la vérité ancienne, je n'ai point cherché, une fois de plus, le châtiment rédempteur de ma faute ?

LA PERLE DANS LE BAS NOIR

LA PERLE DANS LE BAS NOIR

I

Dans la laide rue de banlieue, banlieue non pas parisienne, mais banlieue provinciale, où grouillent la misère sans révolte et le vice sans bohême, une bâtisse basse, — unique porte dépeinturée par la pluie et la bise, façade de plâtre qui s'effrite en feuillettements de plaie sèche, deux fenêtres mi-fermées, striées de rougeurs louches entre les côtés des persiennes, et pareilles à des yeux malsains, — bombait comme un énorme ventre lépreux; et ce ventre avait un gros numéro pour nombril.

C'était le 19, cette bâtisse. Cabaret, et maison de joie. Offre de verres, offre de bouches. Verres pleins de sale litharge, bouches pleines de sale salive. Et, si rarement on lavait les verres, plus rarement se lavaient les bouches.

Et la triste soif et le lamentable rut des pauvres hantaient cette infâme masure où quelques filles, de table en table, apportant des bouteilles et proposant des lits, vendaient, à bon marché, ce qu'il y a de consolation et d'idéal encore dans les pires alcools et dans les loques roses et vertes autour des maigres os nus ou des obésités nues.

Des soldats venaient, aux uniformes déjà tachés par de récentes saoûleries; des ouvriers, en blouses lâches, blanches de plâtras; et parfois, timide, avec l'air de craindre qu'on le renvoie, habillé d'un veston,

coiffé d'un chapeau rond, un tout jeune homme, sans moustache, un duvet pâle au menton, qui s'asseyait dans un coin, loin du gaz, et regardait, peut-être vierge.

Quant aux filles, avec leur air de s'attendre à tout, avec le consentement à tout dans la lâcheté de leurs bras, dans le veule va-et-vient de leur gorge, dans le gras balancement de leurs cuisses, avec l'impossibilité du refus dans le fléchissement de leurs bouches aux dents rares, usées par d'inquiétantes caries, elles s'appelaient Rose, Marguerite, Camélia, — parodie abominable des virginales fleurs, — ou bien Laure, Sapho, Mascotte, — réminiscences romanesques de poèmes et de vaudevilles, — et le frémissement d'un ruban lilas ou fauve, çà et là, éveillait parmi les hoquets de la fête, en les vils hommes venus là, des candeurs d'amours puériles ou des orgueils de chi-

mériques amours ! Les femmes, elles, baillaient, lasses.

II

Or, un soir, un homme vint, différent de ceux qu'elles avaient coutume de voir. Il paraissait avoir trente ans environ. Il était très bien mis, avec de l'élégance dès la façon d'entrer, et de la courtoisie, tout de suite, dans l'air dont il les regarda. Elles furent profondément étonnées, d'autant plus qu'il avait au plastron de sa chemise trois petites choses, éteintes et luisantes à la fois. Des perles noires. Elles n'avaient jamais entendu dire qu'il y eût des perles de cette couleur. Elles se demandaient ce qu'un homme si bien habillé, l'allure si distin-

guée, pouvait bien venir faire chez elles. En effet, il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette visite. Il était singulier qu'un homme tel que celui-ci fût venu dans cette maison. Mais les voyages ont des hasards. La curiosité d'un riche ou illustre touriste peut le conduire à vouloir observer, tout seul, s'étant débarrassé du courrier et des interprètes, les quartiers mystérieux de la ville qu'il traverse. Des princes ont eu de tels caprices. Puis, il y a, chez les plus hauts, des convoitises soudainement chercheuses de l'immonde ; parfois, les sadismes princiers se ravalent aux satisfactions des goujats.

Et, en même temps qu'étonnées, les filles se sentirent inquiétées : elles craignaient d'être dupes en admirant sincèrement ce qu'il y avait de prodigieux en tant d'élégance et de visible richesse. Camélia dit :

« ce doit être quelqu'un de la police ». De là un effroi. Le « 19 » consentait quelquefois à des irrégularités mal tolérées par l'administration. Il se fit un silence. On devint très convenable, à cause de cet inconnu. Sapho, qui s'était étendue sur les genoux de deux artilleurs, se releva et alluma une cigarette, convenable.

D'ailleurs le visiteur se comporta très normalement. Il fit signe à une fille. Sapho, précisément. Point trop laide, assez jeune. Après un acquiescement de celle-ci, il quitta, la suivant, le salon, monta les marches d'un escalier tournant, se trouva dans une chambre presque pareille à une chambre de domestique, — mais dans une chromolithographie des colombes se becquetaient, — se déshabilla, n'exigea rien (Sapho revenue avec une odeur d'eau fraîche,) qui pût épouvanter l'expérience d'une pros-

tituée ; se rhabilla, paisible. Elle lui demanda : « Tu n'oublieras pas de me faire mon petit cadeau, mon chéri? moi, c'est dans mon bas que je mets ce qu'on me donne. » Il sourit. Il ôta du plastron de sa chemise l'une des trois choses éteintes et luisantes à la fois, et, se penchant, la glissa au-dessous de la jarretière, dans l'un des bas noirs de Sapho. Cela fait, il redescendit l'escalier ; guidé par la fille, il ne traversa pas le salon où il était entré, suivit un couloir dont la porte ouvrait sur la rue, disparut. Revenue dans la salle commune, Sapho dit : « Vous ne savez pas ce qu'il m'a donné? un des boutons de sa chemise. Il me l'a mis dans mon bas. — Bon! s'écria Camélia, qu'est-ce que j'avais dit? Il était trop bien habillé pour être en vrai. C'est un de la police, et il t'a posé un lapin, ma fille! »

III

Sapho n'avait guère que vingt ans. A douze ans, fille de ferme, un roulier l'avait jetée contre un talus. Julienne,— c'était son nom alors, —n'y avait pas pris garde, après avoir crié. Ça cuit d'abord ; deux jours passés, on ne sent plus rien. Mais le roulier avait raconté la chose. Que c'était facile. Qu'elle ne se plaignait pas, après. Ça lui fit une réputation dans le pays. Ceux qui n'avaient pas de bonne amie, et même ceux qui en avaient, la guettaient, après souper, derrière la haie, lui disaient : « Viens donc », pour voir ce qui arriverait. Il arrivait ce qu'on voulait. Ça ne lui avait pas été donné de se défendre quand on la jetait contre un talus ou quand on la poussait dans un fossé.

Au bout de quelque temps, on se gêna plus avec elle. C'était convenu qu'elle était toujours prête, quand on en avait envie. Elle, elle n'y trouvait pas de plaisir, pas du tout. Elle servait à tout le pays, sans que ça lui servît à rien. Mais c'était une habitude qu'elle avait prise, de se laisser faire, comme les autres avaient pris l'habitude d'user d'elle, quand ça leur disait. Enfin, elle fut grosse. De qui? des uns et des autres. On lui aurait dit : « Tu es grosse du chien de la ferme, » elle aurait répondu : « C'est bien possible! » elle avait fait si peu attention à tant de gens qui la bousculaient, qu'il y aurait bien pu avoir une bête, parmi. Eh! dame, voyons, quelle différence? pour ce qu'ils étaient amusants, ces hommes! mais elle n'osait pas les repousser, parce qu'elle n'avait pas repoussé les premiers; ça ne la dérangeait pas plus de retrousser sa jupe

dans la venelle que de mettre le couvert dans la cuisine de la ferme. Enfin, elle était grosse. Une vraie chance ! Son petit crevé, tout de suite elle partit pour la ville, nourrice. Comme elle garda de beaux seins, même après le petit bourgeois pendu après, elle entra en service dans une maison où elle n'avait à faire que ce qu'elle avait déjà fait dans les fossés et contre les talus. Une bonne place vraiment. Nourrie, habillée, couchée. Quant à ouvrir les jambes, ce n'était pas ça qui l'inquiétait : à douze ans, elle avait appris comment il fallait faire ; et ça l'amusait d'avoir, dans une belle salle avec du gaz, où venaient des militaires, des choses bleues et roses sur le corps. Par exemple, elle n'avait jamais compris pourquoi on l'appelait Sapho, puisqu'elle s'appelait Julienne. Mais, Sapho, ou Julienne, elle ne pensait guère à cela ; pourvu qu'elle man-

geât quand elle avait faim, qu'elle bût quand elle avait soif et même quand elle n'avait pas soif. C'était une espèce de bête, grasse, blanche, qui n'avait pas de plaisir à être caressée. Et rien ne la troublait. Ça ne l'a mit pas en colère qu'un monsieur bien mis lui eût posé un lapin, en lui fourrant dans le bas une petite chose ronde, noirâtre, qui valait bien deux sous ; elle la garda, sans savoir pourquoi, comme un fétiche.

IV

Mais elle devint amoureuse.

Il faut qu'elles aiment, un jour ou l'autre, celles-là aussi.

Qui aima-t-elle ?

Une espèce d'apprenti en blouse blanche,

pas grand, pas fort, grêle, avec des taches de rousseur sur une peau blême, un drôle de petit homme qui venait dans la maison, des fois, quand des gens le faisaient demander.

Il avait l'air d'une femme qui sort de faire ses couches ; la face pâle, traînant la jambe, il marchait de table en table, et il chantait des chansons de café-concert, avec une très jolie voix. On aurait dû l'engager dans un théâtre. Elle s'éprit de lui, éperdument ! Il fut une minute, dans un lit de chambre publique, où cette fille, qui avait appartenu à tout le monde, se livra pour la première fois.

Un jour il lui dit :

— Tu as du cœur?

— Si tu veux.

— Il y a un coup à faire.

— Si tu veux.

— C'est des bourgeois qui vont en voyage.

— Si tu veux.

— Toi, tu entreras la première, tu causeras avec la bonne.

— Si tu veux.

— Pendant que...

Elle lui sauta au coup.

— Tout ce que tu voudras !

Mais l'affaire eut un résultat fâcheux. Ils furent condamnés, lui à dix ans de travaux forcés, elle à deux ans de prison.

V

Quand elle sortit de prison, sans le sou, une vieille robe sur le dos, pas de chapeau sur la tête, et celui qu'elle aimait, ou qu'elle n'aimait plus, — car c'est long et ça change

les idées, deux ans de prison, — retenu là-bas, pour huit ans encore, elle marcha tout droit devant elle, comme quelqu'un qui cherche une rivière où se jeter.

Elle ne se jeta point à l'eau, parce qu'elle rencontra un homme qui lui parla ou à qui elle parla la première. Ce qu'elle avait été dans la vile maison de banlieue, elle le fut dans les louches hôtels, aux coins des rues, sur les bornes des portes cochères. Pas jolie, quand elle était jeunette, puis, presque désirable, plus tard, par le grossissement laiteux des chairs, voici que l'angoisse et la prison l'avaient maigrie jusqu'à n'être plus que de la peau flasque et jaunissante sur de gros os. Bientôt elle fut, hideusement, à Bordeaux, ou à Toulouse, ou à Paris, la rodeuse nocturne de qui l'âge ne saurait même être présumé, et qui, titubante, glissante, a l'air de vouloir entrer dans le mur d'où elle

est peut-être sortie, parle bas aux passants, leur offre on ne sait quoi, balbutie, et, toute prête à se vendre, semble mendier qu'on ne l'achète pas.

Misère, maladie, longs jours qui marchent à la recherche du pain, longues nuits sans gîte, délirantes, qui rêvent d'une table où l'on met des plats ; pas de chemise, à peine une robe, et les relents des mauvais alcools empuantant l'haleine : la misérable roula jusqu'au fond de l'abjection. Elle fut enfin, chassée des débits de liqueurs, près des fortifications, l'horrible vieille de qui les poils gris sortent de dessous un sale mouchoir rouge, et qui rôde farouche. Aux heures de la pire désolation, elle se consolait d'un souvenir : celui des jours qu'elle passa dans la vile maison d'une banlieue provinciale. En ce temps-là, du moins, elle avait mangé à sa faim, bu à sa soif, plus qu'à sa soif. Et,

alors, elle avait des mousselines autour des hanches, des rubans dans les cheveux; elle avait des bas noirs qui faisaient paraître plus blanches les lourdeurs de ses cuisses molles ! et, dans ces bas, elle mettait de petites pièces, quelquefois des pièces de cent sous. Par instants, elle pensait, à l'homme inconnu — « quelqu'un de la police », avait dit Camélia — qui lui avait mis dans le bas une chose ronde, éteinte et luisante; une chose qu'elle avait toujours gardée, comme un fétiche. Mais elle avait eu joliment tort de la garder. C'était un fier lapin qu'il lui avait posé, ce monsieur. Le porte-bonheur avait été un porte-malheur.

La malheureuse roula plus bas encore dans le dénûment, dans la détresse, dans l'horreur. Elle ne gagnait même plus, avec les ivrognes, de quoi se saoûler. Elle s'en allait le long des murs, affamée, mi-dor-

mante, horrible, destinée à mourir avant une heure, y consentant. Un jour, enfin, c'était à Paris, faubourg Saint-Martin, devant une boutique où l'on vendait et achetait des reconnaissances du Mont-de-Piété, elle défaillit, râlante. Les passants s'arrêtèrent. Des gens charitables eurent pitié de cette vieille qui tombait du haut-mal, ou qui mourait d'inanition, parlèrent de la porter chez un pharmacien, de faire une quête. Il était trop tard. Elle était morte, la pauvre vieille. Des gardiens de la paix relevèrent le corps, l'emportèrent...

VI

L'homme qui tenait la boutique où l'on achetait et vendait des reconnaissances du

Mont-de-Piété, avait regardé, sans s'y mêler, toute la navrante scène. Il déplorait cette espèce d'émeute, qui écartait les clients. La foule éloignée, il allait rentrer dans son magasin. Il s'arrêta, il avait vu quelque chose de rond et de sombre luire sur le trottoir. Il se baissa, ramassa la petite chose luisante, la regarda, la regarda encore, frémit, devint tout rouge, rentra chez lui, éperdu. Il avait trouvé une perle noire qui valait quinze mille francs.

ALERTES

ALERTES

En un bond sur le lit, les mains battant l'air odorant et mi-sombre de la chambre adultère, les yeux écarquillés, les seins sursautant hors du nid de malines comme d'éperdus ramiers aux becs roses, et si blême de peur que la blondeur de ses cheveux fous en parut plus dorée :

— Ludovic !

— Hein ?

— Ludovic !

— Quoi ?

— Eveille-toi !

— Comment

— Mon mari !

— Allons donc !

— Je te dis que si.

— Il est à Marseille !

— Il est dans l'escalier.

— Fichtre !

— J'entends son pas.

— Oui, quelqu'un monte...

— Il a la clé, il va entrer.

— Nom de nom de nom !

— Je suis perdue !

— Barricadons la porte.

— Il est très fort. Il renverserait tout.

— Ah ! il est très...

— Cache-toi sous le lit.

— Hortense ! du Paul de Kock !

— C'est bien le moment de parler littérature.

— Si je fuyais par l'escalier de service ?

— Il n'y en a pas.

— Ces architectes !

— Va sur le balcon.

— Un vaudeville ?

— Ou un drame, choisis.

— Saperlotte !

— Il monte !

— Soit ! le balcon !

— N'oublie rien.

— Non.

— Tes habits sont sur la chaise.

— Mon chapeau ?

— Accroché à la patère de la fenêtre.

— Ah ! mes bottines ?

— Clémentine les a emportées.

— C'est ça, pieds nus, sur de la pierre.

— Ah ! il me tuera !

— Ma pauvre chatte ! Mais...

— Quoi ?

— Je n'entends plus rien.

— Tu n'entends plus ?...

— Non, écoute, rien.

— C'est qu'il s'est arrêté au troisième, pour souffler.

— Asthmatique?

— Ça ne l'empêche pas d'être jaloux!

— Allons, je m'en vais.

— Mon pauvre ami!

— Diantre! il pleut.

— C'est vrai qu'il pleut.

— J'attraperai une pleurésie!

— Saute dans la rue et prends un fiacre.

— Sauter du quatrième?

— Il y a des maçons qui tombent de plus haut, et ce n'est pas pour sauver une femme.

— Enfin, je ne peux pas...

— Eh bien! tu vois, là, à gauche, cette petite barrière en fer?

— Oui.

— Passe par dessus.

— Bon.

— Tout de suite après, tu verras une fenêtre.

— Fermée.

— Tu frapperas, tu appelleras, sans faire de bruit : « Suzanne ! Suzanne ! »

— Suzanne ?

— Ma meilleure amie. Sa chambre donne sur le balcon. Tu diras que tu viens de ma part. Tu expliqueras les choses. Suzanne te donnera asile.

— Mais, si...

— Quoi encore ? je meurs de peur.

— Si elle n'était pas seule ?

— Toutes mes amies sont d'honnêtes femmes, monsieur, comme moi !

— Oui.

— Adieu !

— Adieu !

Elle a repoussé le battant, elle regagne son lit, attendant l'époux qui s'est arrêté,

pour souffler, sur le palier du troisième. Ludovic, en la pâleur de la chemise sous le chapeau haut de forme, un bras serrant ses habits, enjambe la barrière, voit la fenêtre pas éteinte encore (à peine est-il minuit) heurte discrètement de la phalange de l'index.

— Suzanne ?

Nulle réponse. En heurtant encore :

— Suzanne ! madame Suzanne !

Le rideau s'écarte. Une blancheur sans doute d'épaule, et le lustre noir d'une chevelure, et du rose, qui est une bouche, luisent à la vitre. Mais le rideau retombe, tout s'efface.

— Madame ! Madame ! c'est Hortense...

La fenêtre s'entre-baille.

— C'est Hortense ?...

— Qui m'envoie.

— Entrez alors, entrez vite.

Dès qu'il a mis le pied dans la chambre :

— Oh ! Monsieur !

— Qu'y a-t-il ?

— Oh ! monsieur.

— Madame ?

— Vous êtes en chemise !

Sans doute, il est en chemise. Mais, la regardant :

— Vous aussi !

— Moi, j'étais couchée...

— Pensez-vous que je ne l'étais point?

Elle voudrait bien garder son sérieux. Elle ne peut pas. Ils pouffent de rire. A rire de la sorte, ils perdent un temps précieux, qu'ils pourraient employer, Ludovic à endosser son veston, Suzanne à s'envelopper d'un peignoir. On ne saurait penser à tout. Et, riant toujours, Suzanne est exquisement jolie à cause d'une bouche de corail très rouge où les dentelettes sont des grains de

jais blanc, à cause des seins qui sursautent hors du nid de malines comme d'éperdus ramiers aux becs roses. De sorte que, tandis qu'elle considère, non sans intérêt, ce beau jeune homme entré par la fenêtre comme on tombe du ciel, Ludovic, qui en sa surprise ravie a laissé choir son chapeau et ses habits, songe que sa pénible aventure aurait d'agréables compensations si l'aimable voisine de sa maîtresse consentait tout à l'heure, dans la chambre mi-obscure, où flambe un feu clair, où le lit là-bas s'ouvre comme une blanche promesse de neige tiède, à pousser jusqu'aux plus doux extrêmes les devoirs bien entendus de l'hospitalité nocturne.

Mais, tout à coup :

— Monsieur !

— Hein ?

— Monsieur !

— Quoi ?

— Je suis perdue !

— Vous dites ?

— Mon amant monte l'escalier !

— Non ! non !

— Je vous dis que si.

— Mais non !

— J'entends son pas.

— Quelqu'un monte, après avoir soufflé sur le palier du troisième, mais c'est...

— Mon amant !

— Eh ! non, le mari d'Hortense

— Eh ! oui, monsieur, le mari d'Hortense.

— Ah ! bah !

— Je le croyais à Marseille...

— Et il est dans l'escalier ?

— Oui.

— N'importe, puisqu'il vient chez sa femme.

— Il vient chez moi !

— Très fort, en effet, quoique asthmatique.

— Il a la clé, il va entrer.

— Fichtre !

— Fuyez.

— Sur le balcon !

— Vous n'oubliez rien ?

— Rien...

— Vos habits ?

— Je les ai.

— Votre chapeau ?

— Sur ma tête.

— Allez, allez !

— Mais l'averse redouble !

— Eh ! bien, accrochez-vous à la persienne...

— A la persienne ?

— Grimpez jusqu'au toit...

— Jusqu'au toit ?

— Vous verrez, juste au-dessus de ma fenêtre, la lucarne d'une mansarde...

— Après ?

— Après, vous frapperez. C'est dans cette mansarde que loge Clémentine...

— La femme de chambre d'Hortense ?

— Elle vous ouvrira, et vous serez à l'abri.

— Mais...

— Ah ! partez donc, partez donc !

Elle a repoussé le battant et, tandis qu'elle regagne son lit, attendant l'amant qui, à chaque marche, fait halte pour reprendre haleine, Ludovic, en la pâleur de la chemise sous le chapeau haut de forme, un bras serrant ses habits, empoigne de la main droite la persienne, se hisse, adroit gymnaste, agrippe la gouttière, se hisse encore, s'assied devant la lucarne.

— Clémentine !

— Qu'est-ce qu'il y a

— C'est moi, ouvrez vite !

— Monsieur Ludovic !

Il saute dans la mansarde, qu'éclaire mal une veilleuse. Une bonne odeur de chair saine y rôde, car Clémentine, chambrière naguère paysanne, mêle aux délicates odeurs des poudres de riz volées l'aromale fraîcheur de ses robustes et roses vingt ans. Hors de la chemise bise saille la dure bombure de la gorge. Nulle hésitation ! froid de pluie, chaud de désirs exacerbés, Ludovic envie la bonne couche où il étreindra cette belle fille. Il la saisit, l'emporte, l'étend sur les draps, l'y rejoint, l'enlace, stupéfaite et charmée, sous les tièdes couvertures ramenées plus haut que les deux têtes dont les cheveux se mêlent. En somme, c'est une heureuse fin d'aventure qu'un baiser de belle servante.

Mais soudain :

— Vite ! vite !

— Hein !

— Vite !

— Quoi ?

— Allez-vous-en !

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Allez-vous-en donc !

— Pourquoi ?

— Monsieur monte !

— Monsieur ?

— Oui.

— Le mari de ta maîtresse ?

— Oui.

— L'amant de madame Suzanne ?

— Oui.

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Ce que ça me fait !

— Il va chez l'une, ou chez l'autre.

— Pas du tout.

— Allons donc !

— Il leur a dit...

— Je sais... qu'il allait à Marseille...

— Et c'est chez moi qu'il vient.

Alors, Ludovic se lève, calme. Plein d'admiration pour un homme qui, bien qu'asthmatique, a sur trois lits de jeunes femmes des droits seigneuriaux, il reconnaît qu'il lutterait en vain contre l'inéluctable destinée. Il profère gravement : « N'ajoute pas un mot, c'est inutile. Ne me dis pas que tu serais perdue si je restais ici. Ne me demande pas si je n'oublie rien, si j'ai tous mes vêtements, si j'ai mon chapeau. Ces inquiétudes n'auraient rien de nouveau pour moi. Ne m'indique pas même sur le toit quelque intervalle de cheminées, où une tendre chatte m'accueillerait de miaulements et me réchaufferait de caresses ; car celui qui, par la volonté du sort, m'oblige à d'incessants déplacements, viendrait bientôt, sous la

forme d'un matou, me chasser de mon suprême asile ». Puis, il sort de la mansarde, par la lucarne, s'assied sur le bord du toit, et frissonne sous la pluie, résigné.

Mais, une minute à peine écoulée, s'ouvrent à la fois la lucarne de la mansarde, les deux fenêtres du balcon ; et ensemble : « Monsieur ? Ludovic ? Monsieur ? » appellent trois voix de femmes. Car Hortense et Suzanne, chacune de son lit, ont entendu les pas d'homme dépasser le palier du quatrième étage ; et Clémentine, l'oreille à la porte, les a entendus aussi s'éloignant vers le fond du corridor ; toutes trois s'étaient trompées ; celui dont elles avaient cru reconnaître le pas, c'est quelque valet de chambre regagnant sa mansarde ; et trois jeunes têtes s'avancent dans la nuit, cherchant Ludovic.

Tant il est vrai qu'il ne faut jamais déses-

pérer même à l'heure où semblent s'acharner contre nous les persécutions subtiles des pires destinées !

Toute cette nocturne malechance s'achève le plus heureusement du monde. Tandis que le mari voyage vers Marseille, Ludovic, dans une salle à manger bien éclairée et bien close, soupe, des reliefs du dîner de famille, en compagnie d'Hortense et de Suzanne ; pour la remercier de l'hospitalité offerte, Hortense a invité Suzanne à cet amical repas. Et c'est un dénouement non moins honnête qu'agréable. Car les deux amies, les lèvres à peine mouillées d'un souvenir de désir et d'une mousse de vin léger, portent, très chastes, auprès de Ludovic rhabillé, des peignoirs montant jusqu'au cou ; et, attentive aux moindres désirs des convives, Clémentine les sert avec une modestie discrète.

L'HIRONDELLE HUPPÉE

L'HIRONDELLE HUPPÉE

L'été, dans le pays de France, sur l'épaule d'une menue vierge de pierre au portail d'une chapelle, l'hiver, dans le pays de Deride, entre la cannelure rose d'une colonne qui penche au temple d'Uranie, il y avait une hirondelle huppée, mais non pas de plumes s'évasant et se reployant comme sur la tête des somptueux aras, ni d'un mignon diadème pareil à celui qu'érige le roitelet, prince de l'aérien Lilliput ; cette huppe, — étonnement et envie de toutes les autres hirondelles — était faite d'une toute petite blancheur diaphane, au ciel montante, et,

étaient bien chagrines d'en être privées, quand la cloche de la chapelle avait averti de la messe ou quand l'officier de bouche avait passé dans les couloirs en annonçant le repas. Mais, tôt, elles se rejoignaient, et les jeux de recommencer, plus aimables et plus vifs. A tel point la princesse aimait l'aronde, que, la rose d'amour en son cœur déja mi-ouverte et déjà à ses lèvres éclose la rose du baiser, elle ne donnait aucune attention aux princes, jeunes et beaux comme ils sont tous aux pays de féerie, qui venaient de Trébizonde ou de Mataquin pour lui faire leur cour et la prier d'hymen ; même elle ne savait pas qu'un page, bientôt hors de page, — c'est dire qu'il avait un peu plus de quinze ans — chaque soir, de rage, après la sérénade, jetait, par dessus le mur du jardin royal, sa mandore inécoutée ; maint vagabond, ainsi, put ramasser maint instru-

ment, dont, chantant et jouant, il mendia par les routes ; le mal de l'un, c'est le bien de l'autre. La fille du roi n'avait d'ouïe, — comme elle n'avait de tendresse et de caresse — que pour l'hirondelle, dont elle se laissait becqueter partout. Si bien qu'un jour elle ne put se tenir de dire : « Ah ! petit oiseau, j'y suis bien résolue, jamais, je le jure, je n'aurai d'autre mari que toi ! » Et disant cela, elle le baisait au bec. A vrai dire, pour une jeune personne qui si frêle qu'elle fût, n'eût point manqué, aidée d'une tendre lourdeur d'étreinte conjugale, de creuser très suffisamment la mollesse d'un lit de plume, c'était une étrange fantaisie de ne vouloir se marier qu'à une bestiole ailée, si légère qu'elle semblait faite d'air. Mais c'était à cet hymen qu'elle avait mis son idée, et rien ne la ferait démordre de son dessein.

D'ailleurs, quelqu'un l'approuvait.

Qui donc? son Ange gardien.

Les Anges n'ayant que des informations assez confuses en ce qui touche les concordances par où se parfait le mariage, celui qui veillait au salut de la petite princesse se réjouissait fort de cet amour pour une hirondelle, qui la divertissait de toute occasion de péché ; cependant qu'elles se caressaient, il consacra leur hymen, d'une bénédiction d'ailes étendues ; et les petites mariées s'aimaient à la fenêtre, la bouche au bec, le bec à la bouche.

Mais le roi perdit la bataille. Depuis plus de dix ans il était en guerre avec l'empereur des Iles Fortunées, à cause d'un paon blanc qu'il lui avait dérobé. Une défaite décisive l'obligeait à rendre le bel oiseau de moire et de neige ; mais, comme celui-ci était mort depuis longtemps, Dieu sait ce qu'il serait advenu du royaume conquis et rançonné par

un ennemi sans miséricorde, si, pour apaiser le vainqueur, le roi n'avait eu l'idée de lui offrir sa fille, plus blanche que le paon de neige et de moire. Marché conclu. Jour pris pour les noces. Et la princesse ne fut avertie du pacte que le matin où ses demoiselles d'honneur, portant des coffres pleins d'atours et des coffrets pleins de joailleries, dirent, cérémonieusement saluantes : « Ah ! que Sa Majesté sera belle en ses robes de satin d'or, et sous le rayonnement de son diadème de perles ! » La princesse frissonna. « Mais... je suis mariée ! — Avec qui donc ? — Avec une hirondelle ! » On ne fit que sourire, non sans respect d'ailleurs, d'une telle réponse ; et on commença d'habiller, pour d'autres fiançailles, l'épouse de l'oiselle.

Habillée, elle demanda qu'on la laissât seule, un instant. Il était naturel qu'elle eût souci de se recueillir avant un acte aussi

solennel que l'est le mariage ; les demoiselles se retirèrent, elle courut à la fenêtre. « Aronde ! aronde ! ma chérie, mon amour, mon mari, mon trésor ! emporte-moi sur tes petites ailes ! et allons dormir dans ton nid sous le toit ! » Mais c'était là une imagination folle, (car, pour petite qu'elle soit, une jeune personne ne peut coucher avec un oiseau dans un nid), et l'hirondelle ne s'y put accorder.

Dans le cadre de la croisée, songeaient, cruellement perplexes, l'oiseau, la princesse, l'ange gardien aussi. Certes, il ne pouvait vouloir que celle dont il avait la garde s'exposât à la damnation éternelle par une désobéissance à son père, désobéissance qui causerait de si affreux malheurs ; d'autre part, en sa candeur de lys ailé, — les anges, oui, ce sont des lys qui ont des ailes ! — il souhaitait ardemment que la princesse, en

tenant sa promesse à l'oiselle, demeurât pure de tout viril outrage. Hélas ! quelle perplexité ! Mais d'être ingénu, on n'est point sot. Il songea que la part d'elle-même promise par la princesse à l'oiseau, — la seule, réellement, qui fût importante quant au paradis futur, — c'était son âme ; et l'on pouvait fort bien, sans crainte même du purgatoire, abandonner le reste à l'exigeant vainqueur.

A cette minute, justement, la princesse mettait son âme entière dans un baiser parmi les plumes... « Envolez-vous ! oiselle ! envolez-vous ! » dit l'Ange ; et l'hirondelle s'envola en emportant l'âme de la princesse.

L'empereur des Iles Fortunées eut pour femme une princesse belle comme le jour, mais sans regard dans les yeux, sans sourire sur les lèvres. Car son âme n'était plus dans sa beauté. Mais elle était, petite blancheur

diaphane, sur la tête de l'hirondelle, au loin. Sans doute, la princesse, très tendre, eût préféré pour son âme une autre place sur l'oiseau : elle eût voulu, peut-être, la blottir sous le duvet des pennes ou près du petit cœur qui bat. Mais l'Ange gardien n'avait pu permettre qu'un hymen d'âme et d'aile connût des tiédeurs de péché...

Et, l'été, dans le pays de France, sur l'épaule d'une menue vierge de pierre au portail d'une chapelle, l'hiver, dans le pays de Doride, entre la cannelure rose d'une colonne qui penche au temple d'Uranie, il y eut une hirondelle huppée d'une petite blancheur diaphane ayant tout l'air de la fumée qui sortirait d'une perle incendiée.

Mais les hirondelles doivent mourir, pour toujours, n'ayant point d'âme, et les âmes doivent retourner au paradis natal. « Ah ! suis-moi, ma mie aile ! dit la fille du roi. —

Hélas ! je ne puis, ma mie âme ! » dit la fille d'oiseau. L'ange gardien s'écria : « Que t'importe, enfin, fille de roi, cette aronde ? Si elle te préserva de l'impudicité, qu'elle ne t'écarte pas du salut. Elle se meurt, elle n'est plus, elle sera une chose vaine et triste mêlée aux feuilles mortes ; toi, tu resplendiras dans l'éternel ciel ! viens, monte, triomphe, et règne. » La petite âme de la princesse répondit qu'elle préférait les plumes mortes aux vivants rayons des cieux. « Je l'aurais pu quitter, si un paradis l'eût attendue ! Mais puisqu'elle meurt tout entière... » En cueillant des fraises, des enfants trouvèrent dans la rousse mousse d'automne un tout menu cadavre d'hirondelle, ayant sur la tête, un peu, très peu, de cendre pâle...

CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE

CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE

Il y a un très savant homme, qui, à force de lire les livres anciens et de causer, les nuits, avec les mandragores écloses au pied des potences, est devenu un grand sorcier. Les destins lui obéissent au point qu'il pourrait, s'il lui plaisait, réaliser les vœux des plus ambitieux rêveurs, et ce lui est un jeu facile que de faire sortir les morts de dessous les lames sépulcrales.

Dans le cimetière nocturne, il va de tombe en tombe, offrant la vie aux trépassés. « Toc! toc! » — Qui frappe? — Celui qui ressuscite. — Ah! qu'il soit le bienvenu. »

Et les cadavres reprennent vie, s'en retournent vers les tracas, vers les tristesses, vers les trahisons; si stupides sont les humains, même après le dernier soupir, qu'aucun ne se refuse à recommencer la douloureuse existence.

Mais c'est en vain, d'abord, que le très savant homme frappe à la pierre qui, dans le coin le plus herbu du cimetière, s'abrite sous un saule tout argenté de lune; car là repose un défunt un peu plus avisé que les autres, ayant été, de son vivant, poète.

— Quoi, dormeur, ne m'entends-tu pas?

Nulle réponse.

— Est-ce que la terre emplit tes oreilles au point que tu ne puisses ouïr, ou si le ver a mangé ta langue au point que tu ne puisses répondre?

Le silence encore.

Alors le sorcier, pris de colère, heurte si

violemment à la tombe, que le mort, impatienté, se fâche.

— Eh ! ne saurait-on reposer en paix, même en ce lit suprême ? Passe ton chemin, sorcier, je te prie ! et ne trouble plus mon sommeil.

— Tu ne veux donc point revoir les cieux pleins d'étoiles, et les bois refleuris, et la rose rouge du jardin ?

— Le ciel me garde de les revoir jamais ! J'ai pleuré sous les impassibles astres, j'ai pleuré dans les bois fleurissants, j'ai pleuré à cause d'une bouche menteuse, qui était pareille à la rose du jardin.

— Tu ne veux point revivre, parce que tu as souffert. Soit. Mais si je t'offrais autant de joies que tu as connu de tristesses ?

— Il n'est point de joies sur la terre, sur la terre il n'est que des désespoirs.

— Si je te donnais, à toi que, par les rues,

comme une bande de gamins suit un masque, accompagnaient les mépris insulteurs, la gloire d'être un monarque triomphal assis sur un trône d'or ou un radieux charmeur d'âmes que mène au Capitole l'enthousiasme des foules?

— Laisse-moi dormir. La gloire des rois ou la gloire des sublimes chanteurs n'est pas même un bruit dans le tonitruant fracas de l'univers infini.

— Si je t'offrais, à toi que la misère visitait seule dans quelque taudis sous les toits, la richesse, toute d'or et de pierreries, dont s'emplissent les coffres des fabuleux banquiers qui échangent des mines de rubis contre des mines d'escarboucles?

— Laisse-moi dormir. La richesse des féeriques vendeurs de métaux et de pierreries ne vaut pas l'aumône tombée en la sébile d'un mendiant des routes,

cette aumône fût-elle une pièce fausse.

— Si je t'offrais le foyer honnête et tranquille, où l'on chauffe ses pieds, les soirs, tandis que les enfants jouent autour de la table pas encore desservie?

— La braise du foyer est une traitresse qui met le feu à la maison.

— Si je te donnais la pure et grave épouse, bonne ménagère tout le jour, qui, lorsque vous rentrez au foyer, vous accueille, presque sororale, ou maternelle, d'un baiser au front, et vous offre, en ses yeux purs, son âme?

— La bonne ménagère laisse brûler le fricot, et il y a dans son baiser une odeur d'adultère, et son âme se démène dans ses yeux purs comme un diable dans un bénitier.

— Allons, tu es exigeant! Je vois que, pour te décider à revivre, il faut te donner

la plus exquise félicité qui soit permise à l'homme sous le ciel. Regonfle d'air ta poitrine, dresse-toi, secoue et fais choir ton linceuil, lève la pierre, marche, suis-moi, je te conduirai, tout près d'un village, dans une venelle d'églantiers pas fleuris encore où t'attend, le cœur battant d'un ignoré désir, les lèvres jamais encore ouvertes aux baisers, l'ingénue fiancée des puériles fiançailles. Viens, suis-moi, tu connaîtras l'incomparable délice de cueillir, sur de vierges lèvres, l'hésitation du premier aveu.

— Laisse-moi dormir, te dis-je. L'ingénue, dans la venelle toute souillée par la bave des limaçons et puante des ordures des bêtes qui rôdent et s'accouplent, m'apporterait, avec un cœur que hante la fantaisie d'être dame à la ville, une bouche cent fois mordue par le bouvier ou le garçon de ferme.

Alors celui qui ressuscite ne sut plus que promettre à l'obstiné défunt; et déjà, non sans quelque humiliation, il allait sortir du cimetière, lorsqu'une pensée lui vint. Très vite il retourna sur ses pas, et, se penchant vers l'indocile tombe :

— Monsieur qui dormez, dit-il à voix basse, je sais, dans un faubourg de la cité, derrière des persiennes que traverse la lueur molle d'une lampe, une fille, point jolie, ni jeune ; mais elle a ceci pour elle qu'elle n'est point vertueuse ; et comme, fort détestable aux honnêtes bourgeois et aux austères mères de famille, elle occupe ses lucratives insomnies à d'acharnées expériences, elle inventa, enfin, si l'on en croit la renommée, un baiser, un baiser étrange, un baiser nouveau, qui, par l'acerbité de la morsure ou par l'indolence exaspérante de la caresse, est bien capable de réduire aux extrêmes

halètements, tout à coup, ou peu à peu — —selon le désir qu'on manifesta !—l'homme le moins sensible aux subtiles incitations des plus adroites courtisanes ! Et, mort endurci, s'il vous plaît, je vous mènerai chez cette subtile personne.

Alors, bien avisé, le poète enseveli cria :

— Que ne le disiez-vous plutôt !

Et, ressuscité de bon gré, il courut par les rues désertes, tout haletant déjà, vers la maison que dénonce une persienne traversée d'une molle lueur de lampe, vers la maison où une obscène fille, poivrée de gingembre et toute suante d'une sueur musquée, bafoue et surpasse, d'un rare baiser, la gloire d'être Charlemagne ou Pétrarque. et la richesse des vendeurs de joyaux sans prix, et le foyer paisible, et l'épouse et la vierge !

LES AMOURS DE MADELEINE

LES AMOURS DE MADELEINE

I

LE NOM DE TOUT

Une fois que je pleurais, — c'était sous la caresse désolée d'un saule, près de l'étang de Ville-d'Avray, — un passant m'interrogea :

— Ecoute, homme qui pleures, et dis quelle est ta peine?

— Ma peine, répondis-je, se nomme Madeleine?

Le passsant reprit, non sans se moquer un peu :

— Voilà qui est fort plaisant ! jamais je n'ouïs parler d'un tel chagrin. Il y a la trahison, il y a le parjure, il y a l'abandon, il y a le deuil, mais je ne sache pas qu'il existe une peine portant le nom que tu dis.

— Hélas, Monsieur, répliquai-je, l'amour menteur et les serments faussés et le lit solitaire et les rêves défunts, pour moi, c'est Madeleine !

II

Une fois que je riais, — c'était sous la tonnelle d'un cabaret, dans l'île de Croissy, — une passante m'interrogea :

— Ecoute, homme qui ris, et dis qu'elle est ta joie ?

— Ma joie, répondis-je, se nomme Madeleine.

La passante reprit, d'un air de raillerie :

— Voilà qui est fort absurde ! Jamais on n'entendit parler d'un tel ravissement. Il y a le baiser, il y a la gloire, il y a l'espoir d'aimer, il y a l'oubli de vivre ! mais je ne pense pas qu'il existe une joie portant le nom que tu dis.

— Ah ! Madame répliquai-je, la douceur humide des lèvres et le triomphe sur les plus grands et l'espérance des sincères tendresses et le divin Léthé, pour moi, c'est Madeleine !

III

Une fois que je grillais, — c'était sur un gril fort ardent, dans un coin rouge du Purgatoire, — un diable m'interrogea :

— Ecoute, pécheur qui grilles et dis quel est ton mal?

— Mon mal, répondis-je, se nomme Madeleine.

Le diable reprit, après un haussement d'épaule :

— Voilà qui est parfaitement imbécile ! Jamais je n'eus connaissance d'un tel supplice. Il y a les cuves d'huile bouillante, il y a les broches d'acier rougi, il y a les carcans de fer, il y a le souffre et le naphte !

mais je ne crois pas qu'il existe un mal portant le nom que tu dis.

— Hélas, diable, répliquai-je, ce qui brûle, ce qui transperce, ce qui étrangle, ce qui consume, pour moi, c'est Madeleine.

IV

Une fois que je m'extasiais, — c'était sur la quatrième marche du Trône, en l'auguste splendeur du paradis, — un séraphin m'interrogea :

— Ecoute, élu qui t'extasies ! et dis quel est ton délice ?

— Mon délice, répondis-je, se nomme Madeleine.

Le séraphin reprit, non sans une ironie où se mêlait de la miséricorde :

— Voilà qui est bien digne de quelqu'un qui fut homme ! Jamais, dans le ciel, il ne fut question d'un tel enchantement. Il y a le pain mystique, il y a la liqueur vendangée dans la vigne étoilée, il y a la musique des sphères, il y a Dieu lui-même ! Mais j'affirme qu'il n'existe pas un délice portant le nom que tu dis.

— Ah ! beau séraphin, répliquai-je, l'adorable hostie et le vin astral et la céleste musique et la divinité unique, pour moi, c'est Madeleine.

II

LE SOUFFLE PERDU ET RETROUVÉ

— Hélas! soupirai-je.

— Qu'est-ce? demanda Madeleine.

— Ah! que voilà un étrange malheur.

— Dis lequel, je te prie!

— C'est que, tout à l'heure, dans notre lit d'amour, tandis que tes clémentes lèvres, ô Made, ô Leine, ô Madeleine, s'entr'ouvraient vers les miennes, une abeille du jardin, en heurtant à la vitre, m'a diverti de son bruit léger, et, sans le recueillir en ma bouche, j'ai laissé s'exhaler le souffle de la tienne.

— Eh bien?

— C'est de ce désastre que je pleure.

Quoi ! cette haleine, qui m'était destinée, cette haleine plus précieuse que le parfum d'une fleur qui serait un rubis, plus enivrante que la fraîche chaleur des citronnelles au printemps, je ne l'ai pas aspirée, et elle s'est envolée, et elle s'est perdue, et jamais, peut-être, je ne m'en extasierai.

— Mais si ! mais si ! dit Madeleine. L'œillet rouge, d'où elle émana, n'est point fané, et tu peux, maintenant, si tu te penches à peine, en savourer l'odeur encore.

— Ce ne sera point le souffle de tout à l'heure ! ce ne sera point le souffle que, imbécile, j'ai laissé s'échapper ! et il faut que je le retrouve.

Là-dessus, je sautai du lit, et je me mis à rôder par la chambre. Où pouvait bien s'être posée l'haleine de mon amie ? Sur la pivoine de cette tasse d'Yeddo ? non, la pivoine avait la froideur naturelle des faïences. Sur la ja-

cinthe ensevelie en le linceul diaphane d'un coffret de cristal, mi-ouvert? parmi les fanfreluches du paravent japonais? ou aux fleurs de guipure qui sont le volant des rideaux du lit? Hélas non! ni là, ni là, ni çà, ni ailleurs, je ne reconnaissais le cher parfum; et le souffle adoré n'enchanterait pas mes lèvres.

Alors Madeleine, voyant mon chagrin :

— Eh! dit-elle, apprends la vérité. Tandis que, étourdi, tu t'éloignais de mes lèvres, l'abeille, qui heurtait à la vitre, est entrée par le volet mal fermé, et, vite, passante, m'a dérobé l'haleine qui te fut destinée.

— Et s'envola-t-elle?

— Certes! vers le jardin.

— Ah! Dieu! voici donc à présent que, picorant aux roses, et aux lys, et aux jasmins et aux jonquilles, elle y a laissé ton cher arome tendre; et, pour que la brise ne l'en emporte point, il faut que

j'aille cueillir toutes les fleurs du parterre.

Je fis comme j'avais dit. Je me précipitai, à peine vêtu (nous avions des voisins aux persiennes modestement fermées!) dans le jardin épanoui, et je cueillis les jonquilles, les jasmins, et les lys et les roses. Mais la brise avait été plus prompte que moi : je ne reconnus point aux calices la fragrance exquise des lèvres de Madeleine.

Où s'en était-elle allée? où le vent l'avait-il dispersée ?

La brise susurra :

— Pauvre homme! C'est moi, en effet, qui la pris et l'emportai. Mais voici déjà que je suis revenue de Tiflis où Bulbul se meurt d'amour pour l'ingrate rose épanouie, et comme j'ai frôlé, là-bas, en la Russie d'Asie, un ruisseau qui fluait vers les sables, tu auras peine à retrouver le souffle de Madeleine dans la jaserie du flot où je le mêlai.

Je n'hésitai point. Je partis pour Tiflis. Quand j'y fus arrivé, Bulbul, rossignol indulgent aux poètes, voulut bien m'indiquer, d'nne inclinaison de bec, le ruisseau où la brise avait mis le parfum de mon amie.

A deux genoux, courbant l'échine, baissant la tête, je bus, dans le creux de ma main, un peu de l'eau courante et fuyante; je n'y trouvai point l'odeur de la bouche adorée.

— C'est, dit un tout petit flot jacassant et railleur, que les menues ondes depuis longtemps la reçurent et, avec elles, la firent glisser vers le loin, vers le vague, vers l'inconnu, là-bas, là-bas, où je la suis...

— Je te suivrai donc ! m'écriai-je.

Aussi vite que le petit flot du ruisseau jaseur, je m'élançai sans savoir où, courant après un souffle. Mais qu'elle fut ma déso-

lation ! tout à coup l'eau ruisselante s'enfonçait parmi le sable, et disparaissait, et n'était plus.

Ne pensez pas que je perdis courage ! Des ongles, furieusement, je creusai le sol mou, et le creusai encore, selon la ligne d'humidité qu'y laissa l'eau coulante, et, tout à coup, je tombai, le sable s'effondrant, dans une crypte peinte d'ibis roses et de verts crocodiles, où, sur la bouche hermétiquement close d'une momie, pleurait la dernière goutte du ruisseau.

Je me penchai, et je l'aspirai, cette goutte, et je bus en elle tout le divin arome de la bouche de Madeleine !

J'avais reconquis le souffle perdu ; j'avais aux lèvres la délicieuse exhalaison des adorées lèvres.

Triomphant, je m'en retournai vers la chambre, vers la chambre d'amour où Made-

leine, en m'attendant, s'était endormie sans doute. Elle était là, en effet, si jolie, ah ! si jolie, plus adorable qu'elle ne fut jamais ! mais elle ne dormait point.

Glorieusement, toute l'histoire de mes courses à travers le monde, je la lui contai. Je lui dis l'abeille, et les fleurs, et la brise, et le ruisseau, et la bouche de la momie où, d'une aspiration, je retrouvai enfin l'haleine évanouie. Je parlais, non sans fierté ! J'avais osé de si étranges entreprises, j'avais achevé de si pénibles voyages ! cela valait bien qu'elle me remerciât et qu'elle se montrât douce.

Mais elle, furieusement :

— Monsieur, laissez-moi ! dit-elle, et gardez-vous de reparaître à mes yeux. Car à celle qu'on aime il faut à jamais réserver ses lèvres, et je ne saurais aimer un homme qui me trompa — avec une momie !

III

LA MÉCHANCETÉ PUNIE

Un soir que j'allais chez Madeleine, — chez la tant aimée Madeleine — j'avais, je ne sais pour quelle cause, l'âme aussi méchante que possible.

Au détour de la rue, je vis un marchand qui, dans sa boutique, comptait de l'or. Je n'avais pas besoin d'or, étant, depuis l'héritage du maharadja mon oncle, plus riche que les plus opulents rois du monde; mais cela m'irrita d'entendre ce marchand compter toute cette monnaie sonore; j'entrai, je repoussai l'homme, et m'enfuis en emportant son trésor qu'un peu plus loin je jetai dans la bouche d'un égout.

Dans l'un des jardins du faubourg, un rossignol chantait délicieusement parmi la haute profondeur d'un arbre ; je n'avais nul motif d'en concevoir de l'envie, puisque, poète, je savais chanter cent fois mieux que tous les oisillons des jardins et des bois ; mais cela m'irrita que ce rossignol modulât si tendrement; je grimpai entre les branches, je le saisis, je lui serrai le cou, non pas jusqu'à l'étrangler, mais jusqu'à lui étouffer pour toujours la voix en son petit gosier; et l'arbre se plaignit, à jamais sans chanson.

Arrivé dans la campagne, je vis un petit bohême qui, étendu sur le dos au rebord du talus, regardait éperdument les étoiles. Je n'avais nul sujet d'être jaloux de lui, car, portant en moi l'âme des Orphée et des Simonide, je pouvais, même les paupières closes, contempler d'infinis azurs constellés! mais cela m'irrita de voir ce poète si

charmé des lueurs nocturnes; et m'approchant de lui, un caillou aigu dans chaque main, je lui crevai les yeux pour qu'il perdît la joie d'admirer le beau ciel.

Puis, je me sentis moins cruel, parce que je voyais luire la lampe à la fenêtre de la tant aimée Madeleine.

Dès que je fus près d'elle :

— Ah! laisse-moi baiser l'or flambant de ta chère chevelure!

Mais Madeleine n'était plus blonde; et c'était des cheveux gris qu'elle avait.

— Ah! parle-moi! ta voix est l'enchantement où tout mon être défaille.

Mais Madeleine ne prononça pas une parole; et, par signe, elle me fit comprendre qu'elle était muette.

— Ah! regarde-moi! tes yeux sont plus clairs et plus célestes que les plus hautes lueurs sidérales.

Mais Madeleine tourna vers moi des yeux morts ; et je compris qu'elle était aveugle.

Comme je me désolais, en une surprise épouvantée, une toute petite fée, occupée, dans le bouquet qui se dressait d'un vase du Japon, à sauteler de pétale en pétale :

— Ne t'en prends qu'à toi de ce qui arrive, dit-elle. A cause des trois crimes que tu as commis en ta méchanceté sans cause, Madeleine a perdu les trois charmes qui faisaient ton délice ; elle ne les recouvrera que si tu répares tes fautes.

— Je les réparerai ! m'écriai-je.

Je revins en courant vers le poète bohème, étendu au revers du talus.

— Puisque j'ai éteint tes regards, je te donne ma vision des infinis et splendides espaces.

Courant plus vite, j'atteignis dans le jar-

din du faubourg l'arbre ou le rossignol ne chantait plus.

— Puisque j'ai fait se taire ton chant, je te donne mon art à grouper, en d'incomparables rhytmes, les sons du verbe sacré.

Près de perdre haleine, j'atteignis la boutique du marchand.

— Puisque je t'ai volé ton or, je te donne en échange tout le prodigieux héritage de mon oncle le maharadja.

Ces justices faites, je regagnai la maison de la tant aimée Madeleine. Ciel ! que la petite fée m'avait donné un bon conseil. Ma maîtresse avait recouvré la vue, (ô prunelles de lapis-lazuli, où pétillent des pépites qui semblent de la poussière d'étoiles !) depuis que j'avais rendu le ciel au poète ; recouvré la voix, (ô ineffable écho des concerts paradisiaques !) depuis que le rossignol chantait mes poèmes sur sa branche ; et recouvré

l'or de sa chevelure, depuis que le marchand pouvait compter dans sa boutique mes prodigieuses richesses. Extasié, je m'avançais vers elle à deux genoux, et je tendais les bras, et je l'adorais, et déjà je mourais d'ivresse en songeant aux ravissements qui, bientôt seraient les miens !...

Mais Madeleine, haussant l'épaule.

— Bon ! dit-elle, que faites-vous là ? C'est d'autres que j'enchanterai de mes charmes reconquis ; et vous allez je pense déguerpir au plus tôt ; car enfin, que voulez-vous que je fasse d'un amant qui ne sait plus voir les étoiles, et qui n'est plus poète, et qui n'est même pas millionnaire ?

IV

CONTRADICTION... JUSQU'A UN CERTAIN POINT

— Viens !

Elle s'en alla.

— Va-t'en !

Elle revint.

— Regarde-moi !

Elle détourna les yeux.

— Ne me regarde pas !

Elle me brûla de ses yeux fixes.

— Parle-moi !

Elle se tut.

— Tais-toi !

Elle chanta.

— Baise-moi !

Elle me refusa ses lèvres.

— Ecarte ta bouche.

Elle m'extasia de cent baisers.

Alors je compris combien elle était encline à faire précisément le contraire de ce qu'on lui demandait; et je résolus de profiter de sa propension à la désobéissance pour obtenir d'elle toutes les délices imaginables.

Mais, sans doute, elle s'aperçut du piège où je la voulais prendre, car, après que je lui eus dit, l'autre matin : « Ah ! sois-moi infidèle, je t'en conjure ! » elle me trompa sept ou huit fois avant qu'il fût minuit.

VI

QUAND ELLE PASSE

L'alouette dit :

— J'ai entendu une alouette.

— Eh ! oui, dit la nuée passante, rose d'un peu d'aurore ; c'est ton chant que tu as entendu.

— Non, dit l'oiseau, ce n'est pas mon chant.

La violette dit :

— J'ai senti le parfum d'une violette.

— Eh ! oui, dit la mousse touffue où se mêlent de petites fraises ; c'est ton parfum que tu as respiré.

— Non, dit la fleur, ce n'est pas mon parfum.

La pourpre dit :

— J'ai vu la rougeur de la pourpre.

— Eh ! oui, dit l'hermine du manteau cardinalice qui traîne sur les marches de l'église; c'est ta couleur que tu as vue.

—Non, dit la pourpre, ce n'est pas ma couleur.

Alors, l'alouette, et la violette, et la pourpre :

— Voilà qui est bien étrange ; et l'on ne s'explique pas qu'il y ait chant d'alouette, qui n'est point d'alouette, parfum de violette, qui n'est pas de violette, et rougeur de pourpre, qui n'est pas d'un manteau de pourpre.

Mais moi :

— Eh ! dis-je, de quoi vous étonnez-vous? Sous la nue rose d'aurore, et dans la mousse mêlée de fraises, et sur les marches de l'église, Madeleine a passé, chantante, parfumée, et les lèvres si rouges !

VII

L'IMPATIENTE

I

Comme j'allais chez Madeleine, la mignonne si femme qu'elle en est un peu fée, je vis, au coin de la rue Blanche, une charrette de fleurs, où il y avait tant de fleurs que l'on eût dit de tout le printemps tassé dans une charrette. Mais ce qui m'étonna, ce ne fut point qu'il y eût là, en un seul tas, toutes les églantines, toutes les citronnelles et toutes les violettes ; ce fut le parfum qui s'en exhalait, plus doux, plus pur, plus léger que jamais ne fut parfum de calice.

Les narines charmées, je dis :

— Voici qui est bien étrange ! il me semble que j'aspire l'arome épars des lèvres de Madeleine.

Mais j'ajoutai :

— Quelle folle pensée ! Madeleine est chez elle, la bouche mi-close en l'attente de mon baiser : je suis bien sot de perdre ainsi le temps à respirer des fleurs.

Et je suivis mon chemin.

II

Comme j'approchais de chez Madeleine, je passai, boulevard Haussmann, devant la maison où loge ce fameux tzigane, joueur de flûte, qui depuis deux ans fait l'admiration de tout Paris. Et, précisément, assis sur le bord de sa fenêtre, les jambes pen-

dantes vers la rue (car il est un peu fantasque et sans gêne), il jouait de la flûte pour le plaisir des passants. Ah! qu'il flûtait bien, l'exotique virtuose. Il faisait vraiment tenir dans une roulade, ou dans un trille, tout un chœur de rossignols et de fauvettes; vraiment je crois qu'il aurait étonné Luscignole elle-même. Mais ce qui me surprit, ce ne fut point que sortissent, d'une seule flûte, tous les ramages, tous les gazouillis, tous les points d'orgue; ce fût qu'une mélodie s'y mêlât, plus exquisement troublante que jamais ne fut mélodie de flûte.

L'ouïe extasiée, je dis :

— Voici qui est bien extraordinaire! il me semble que j'entends, éparse en cette musique, la voix de Madeleine.

Mais j'ajoutai :

— Quelle absurde idée! Madeleine est

chez elle, chantant au piano, en l'espoir de mon ravissement, tout à l'heure, à l'entendre, la rêverie d'Elsa qui se penche du balcon, ou la miraculeuse phrase plaintive de Fricka parmi la Détresse des Dieux ! je suis bien sot de perdre le temps ainsi à écouter une flûte.

Et je suivis mon chemin.

III

Comme j'étais sur le point d'arriver chez Madeleine, je vis, au coin de la rue de Miromesnil, derrière la vitrine de l'illustre marchand de tableaux, une très ancienne toile de quelque maître oublié, où une Madame Marie était plus délicieusement jolie que les plus hyperphysiques visions des

poètes. Mais ce qui m'étonna ce ne fut point qu'il y eût, en un seul sourire, toutes les grâces, tous les enchantements, tous les paradis ; ce fut qu'il s'y épanouît, si infiniment céleste, une candeur de vierge n'ayant pas même de petit Jésus.

Le cœur ravi, je dis :

— Voici qui est tout à fait singulier ! Il me semble que je vois en ce pur visage l'innocence même de Madeleine.

Mais j'ajoutai :

— Quelle imagination extravagante ! Madeleine est chez elle, avec toutes ses miraculeuses ingénuités, non sans l'espérance d'en perdre quelques-unes ; je suis bien sot de passer ainsi le temps à admirer une peinture.

Et je suivis mon chemin.

IV

Mais quand j'arrivai chez Madeleine, — la mignonne si femme qu'elle en est un peu fée, — j'eus un grand courroux. Elle ne m'attendait pas, elle n'était pas dans la chère chambre où bien souvent le soleil à travers les persiennes fermées et la lune par les fenêtres ouvertes — car le soleil est un indiscret si brutal, mais la lune est une si tendre regardeuse ! — s'intéressèrent à nos baisers fidèles. Peu patient de ma nature, je n'hésitai pas à rompre du poing les deux vases d'Yeddo qui ornent la cheminée, à défoncer du talon le clavecin qui pleura dou-

loureusement, à crever de l'épaule deux ou trois miroirs de Venise dont la vacuité me rappelait, par son ironique néant, l'absence de la bien-aimée : et j'en étais à l'écrasement de la troisième figurine de Saxe triturée entre mes rageuses phalanges, lorsque Madeleine poussa la porte, et apparut, souriante.

Je criai :

— D'où venez-vous, traîtresse ?

— Ah ! dit-elle, ne me grondez point, mon amour. Impatiente de vous voir, je n'ai pas su attendre que vous entriez dans cette chambre ; et je suis allée à votre rencontre.

— A ma rencontre ?

— Eh ! oui.

— Où donc, je vous prie ?

— Un peu partout, dit-elle, et ne m'en veuillez pas si je ne vous ai pas rejoint plus

tôt : car, — encore que je sois fée — il m'a fallu un peu de temps, au retour, pour rassembler les parfums que, tout à l'heure, j'avais ajoutés à ceux des fleurs dans la charrette, et la voix que j'avais mise dans le chant de la flûte, et ma candeur mêlée à l'innocence de Madame Marie, derrière la vitrine du marchand de tableaux !

VII

LE NOM OBSTINÉ

Ce jour-là, pour être certain que son nom, le nom de Madeleine, exécré et adoré, ne me suivrait point partout, ne me hanterait jamais plus ni l'âme ni le cœur, je me comportai à peu près comme un assassin qui diviserait en trois tronçons le corps d'une victime, et les cacherait à une grande distance l'un de l'autre. Je partis pour Sirinagor, ville suffisamment lointaine ! là, sur la tremblante feuille d'un rosier, je traçais d'un poinçon d'or, la syllabe : « Ma ». Je me rendis ensuite à Dormsoë, cité peu voisine de mon domicile accoutumé ! là, sur une feuille de belladone, au bord d'un étang glacé, je

traçai, d'un poinçon d'argent, la syllabe : « de ». Enfin je partis pour San Francisco, où l'on n'arrive point sans quelques jours de voyage ! là, sur la feuille d'un magnolia, je traçai, d'un poinçon de diamant, les syllabes : « leine ». Puis je m'en revins, non sans beaucoup de jours perdus sur les routes, dans ma maison parisienne où je trouvai en fort mauvais état mes affaires depuis si longtemps abandonnées. Mais, n'importe ! J'étais au moins délivré du nom, du nom exécré et adoré. Et, couché dans mon lit, je m'y endormis fort content. Mais qui donc, la nuit, ouvrit ma fenêtre aux brises qui viennent de loin ? Car, en m'éveillant, je vis sur mon cœur, venues de Sirinagor, de Dormsoë et de San Francisco, trois feuilles jointes où je lus le nom de Madeleine !

VIII

DEUX OISEAUX, UN SEUL NID

Parce que Madeleine était un peu malade, je faillis devenir fou de peine.

— Allons, allons, dit-elle, ne vous alarmez point tant ; et apprenez la cause de mes souffrances, qui d'ailleurs durent peu et s'achèvent en de fort aimables délices.

Elle réfléchit, elle dit :

— Autrefois j'avais un cœur.

Je lui dis :

— Hélas ! qu'en fîtes-vous ?

— Rien du tout, dit-elle. Mais maintenant, j'en ai deux.

— Deux cœurs à vous seule ?

— Eh ! oui, dit-elle ; le mien et le vôtre. Allez-vous vous plaindre, parce que j'ai mis

à côté de mon cœur votre cœur sous celui, précisément, de mes deux seins de qui la rose pointe est la plus chère à vos lèvres, et à vos dents ?

— Ah ! je ne me plains de rien ! avouai-je.

— Vous avez bien raison. Or, ayant en moi ces deux cœurs, il arrive que l'un, jaloux, cruel, excessif (c'est le vôtre, monsieur !) cherche querelle à l'autre, qui n'est pas toujours aussi résigné qu'il faudrait. De là des batailles qui ne laissent pas que d'être cruelles en une poitrine de jeune femme.

— Hélas ! Madeleine !

— Mais ne me jugez pas trop malheureuse, je vous prie ! Car souvent aussi ces deux cœurs sont d'accord à tel point qu'il me semble vraiment qu'ils n'en font qu'un, et je connais des ravissements sans pareils à sentir notre double vie se mêler et se fondre et se pâmer en moi !

IX

LES PRÉSENTS IMPOSSIBLES

J'ai dit à Madeleine :

— Quand tu ne m'aimeras plus, donne-moi, sans paroles, une rose défleurie; et je comprendrai qu'il est temps que je meure.

— A la bonne heure! dit-elle; si je cesse de vous aimer, je vous donnerai une rose défleurie.

Mais je repris :

— Il se pourrait qu'étourdie tu m'offrisses un jour, sans penser à mal, une rose défleurie; ajoute au triste présent de la fleur une colombe morte, et je comprendrai qu'il est temps que je meure.

— J'en tombe d'accord, dit-elle; si je cesse de vous aimer, je vous donnerai, en même temps que la triste rose, une colombe défunte.

Mais je repris :

— Je crains que, frivole comme tu l'es, tu t'avises un jour de me donner, sans penser à mal, une rose défleurie et une colombe morte. Je tiens à éviter les cruels malentendus du hasard! et, pour que je sois bien sûr de mon désastre avant d'y succomber, daigne, quand tu ne m'aimeras plus, me donner avec la rose flétrie et la colombe trépassée, un rayon de soleil, éteint!

— J'y consens bien volontiers, dit-elle; si je cesse de vous aimer, je vous donnerai, en même temps que la pâle fleur et l'inerte oiseau, un rayon de soleil, mort aussi.

Que de jours j'ai vécus dans l'angoisse de recevoir les sinistres présents! Mais depuis

ce matin, je suis aussi heureux qu'on le peut être sur la terre ; car, dans les journaux les mieux informés, j'ai lu que, par un nouveau décret des célestes Providences, les roses ne se faneront jamais plus, et jamais plus ne mourront les colombes, et jamais plus ne s'éteindra le soleil à l'horizon crépusculaire !

XI

LES AUMONES RÉCOMPENSÉES

J'ai rencontré un mendiant qui m'a demandé l'aumône ; je lui ai donné tout l'or — bien peu d'or — qui était dans ma poche. J'ai rencontré un sot qui voulait être glorieux ; je lui ai donné mes rêves, mes subtilités exquises et mon art à trouver des rimes nouvelles. J'ai rencontré un général qui s'en allait vers la bataille ; je lui ai donné un plan de campagne grâce auquel il triompha de ses ennemis. J'ai rencontré un faiseur d'Echos, inquiet de la copie prochaine ; je lui ai donné toutes les nouvelles à la main que j'avais inventées, au dessert de mon déjeuner, pendant que les camelots criaient

sur le boulevard les journaux du matin. J'ai rencontré un lâche qui allait se battre; je lui ai donné mon imperturbable sang-froid, et ma vivacité à l'attaque, et ma prestesse à la riposte. J'ai rencontré un impie; je lui ai donné mon éternelle croyance en les dieux où s'éternise la rêverie de l'homme. J'ai rencontré un misérable millionnaire qui n'avait jamais aimé, bien que toutes les belles filles du monde lui eussent offert leur cheveux et leur sein; je lui ai donné la tendresse dont tout mon cœur est fait. Alors, dénué, je suis allé faire visite à Madeleine. Pour me récompenser de mes charités, elle m'a permis de la baiser aux lèvres; et, dans sa bouche, dans l'odorante humidité de sa bouche, j'ai recouvré, — centuplés trésors! — la richesse, le talent, la stratégie, l'esprit, le courage, et la foi et l'amour!

XI

L'IMBÉCILE ASSASSIN

Un assassin, d'un coup de marteau, m'enfonça un clou dans la tempe.

Mais je ne mourus point.

— C'est peu de chose, dis-je, qu'une pointe d'acier dans la tête ! Si tu veux que je trépasse, il faudra que tu t'avises d'un outil plus violent.

— Attends ! attends ! me dit-il.

Il s'éloigna. Il revint. Il avait dans la droite un énorme maillet à assommer les bœufs, dont il m'asséna cinq lourds coups sur la nuque.

Mais je ne mourus point.

— La belle affaire ! dis-je. Tu te trompes

étrangement si tu crois que je vais rendre l'âme sous ton instrument d'abattoir. Je te conseille, si tu veux que j'expire, de recourir à des moyens plus subtils.

— Attends ! attends ! dit-il.

Il s'éloigna. Il revint. Il mit sous mon nez une petite fiole de qui la liqueur était due à l'art mêlé de toutes les Locustes et de toutes les Brinvilliers.

Mais je ne mourus point.

— Que tu es sot ! lui dis-je. Pensais-tu que je cesserais de vivre, si facilement, à cause d'un traître parfum ? Même si tu usais des brusques couteaux, de l'aqua tofana, et de la goutte claire que le serpent à sonnettes recèle en sa dent, et du couteau de la guillotine, et des balles explosibles, je n'en continuerais pas moins d'exister, ayant la vie résistante. Invente quelque autre crime !

— Attends ! attends ! dit-il.

Mais il ne bougeait pas. Il était, comme on dit, au bout de son rouleau, et il avait l'air fort piteux.

Alors, j'eus pitié de lui.

— Ah ! pauvre assassin, lui dis-je, faut-il donc t'apprendre ton métier? Fais venir Madeleine. Qu'elle passe sans me sourire, ou en souriant à quelque autre, et je mourrai tout de suite !

XII

LES RONCES ET SON AMOUR

Je vis un papillon qui était tout à fait pitoyable; il avait les ailes si déchirées et si trouées qu'on les eût prises pour de la dentelle mordue par mes dents au sein de Madeleine.

— Papillon, lui dis-je, voici que vous êtes, en vérité, en un fort piteux état; jamais je ne fis rencontre d'un papillon aussi mal en point. A quelle aventure, s'il vous plaît, devez-vous un tel désastre?

— Hélas ! dit-il, c'est que, voletant étourdîment, je me suis laissé choir parmi des ronces dont j'ai senti les cruelles piqûres.

— Certes, repris-je, votre sort est bien fait pour attendrir. Mais, du moins, réfléchissez que, de tout temps, les épines et les ronces ont nui aux papillons. Que diriez-vous donc, et combien n'auriez-vous pas lieu de vous étonner et de vous plaindre, si, de vous être frôlé aux lisses calices des fleurs, vous étiez déchiré comme l'est mon cœur depuis le si tendre amour de Madeleine !

XIII

LE FLOCON DE NEIGE

— Ce que je veux, dit-elle, c'est un flocon de neige.

— Eh! dis-je, considérez, vous à qui je suis soumis comme au vent la feuille et la poudre envolée de l'aile d'un papillon, que depuis bien des jours les prairies sont vertes et vertes les branches, et que le soleil de mai dore l'onde attiédie du fleuve! On ne voit plus, aux jardins, ni aux bois, ni aux collines, les hivernales blancheurs. De grâce, désirez autre chose pour prix du baiser qu'implore à genoux le plus humble des amants.

— Ce que je veux, dit-elle, c'est un flocon de neige.

— Vous plaît-il d'avoir une rivière de

diamants noirs où s'allument des rayons d'enfer, ou quelque saphir énorme en qui bleuit tout le ciel, ou un rubis si rose, si délicieusement rose que, mis tout près de votre bouche, il semblerait une goutte de la chair de vos lèvres ? Consentirez-vous, pour la mettre en vos cheveux, à accepter — en échange du baiser si longtemps convoité — une étoile volée, dans un temple d'Yeddo, au céleste diadème de Ten-Sio-Daï-Tsin, ou, pour en faire des pendants d'oreille, deux éclats de la pierre-de-lune, que l'on vend cent mille francs l'un, chez le joailler indou de la rue de la Paix ?

— Ce que je veux, dit-elle, c'est un flocon de neige.

— Exigez-vous un château en Ecosse, sur les bords de quelque lac où rêvent, la nuit, le linceul glissant sur les nénuphars, des fantômes de reines ? Préférez-vous cet

hôtel, aux Champs-Elysées, que M. de Rothschild a trouvé trop cher? Aimeriez vous que l'on attelât à votre mail-coach, le jour du Grand-Prix, six chevaux de Circassie, plus beaux que ceux qui tirent le carosse du Tzar?

— Ce que je veux, dit-elle, c'est un flocon de neige.

Alors je compris qu'elle n'en démordrait point. Et, puisqu'il m'était impossible de vivre plus longtemps sans avoir obtenu l'ineffable baiser, je partis pour les Alpes lointaines. Hélas! dans les vallées, au flanc des monts, il ne neigeait pas; partout l'éblouissant, le brûlant soleil. Je me hasardai aux plus périlleuses ascensions; mais, même sur les plus hautes cimes, il ne neigeait pas. Oui, sans doute, il y avait sous mes pieds de la neige; ce n'était pas des flocons! et il ne fallait pas songer à jouer au

plus fin avec le désir de l'adorée. Dix jours, sans gîte, presque sans nourriture, j'attendis sous l'implacable azur ensoleillé. O joie enfin ! O triomphe ! le matin du neuvième jour, il neigea. Et j'emportai un flocon dans de la glace creuse, que j'avais disposée pour le recevoir ; grâce au ciel, il n'y fondit point durant le retour.

Victorieux, je m'écriai :

— Vous êtes obéie, madame, et j'ai mérité le baiser !

Alors, elle :

— Bon ! qu'est cela, je vous prie ?

— C'est un flocon de neige.

— Sans doute ! sans doute ! je ne dis pas non. C'est, en effet, de la neige. Mais elle est blanche.

— Eh ! bien !

— Ah ! ce que je voulais, dit-elle, c'était de la neige rose !

XV

LE GITE TROP CHAUD

Un diable, fort inquiétant, — celui qui allume aux reins des hommes et des femmes l'incendie inextinguible des luxures — se promenait par le monde afin de tenter les faibles humains; tout le jour, il s'amusait fort, à cause de cent aventures; mais, les soirs, il se trouvait étrangement incommodé, parce que, ayant pris l'habitude enfin de dormir dans les cuves d'huile bouillante et sur les grils rouges et parmi tous les brasiers de l'enfer, les lits d'ici-bas, même les plus ardents, lui semblaient étrangement glacés, et il avait grand peur de prendre un rhume.

Me demandant conseil :

— Que ferai-je? dit-il.

— Prends gîte, lui répondis-je, dans quelque énorme bol de punch, toujours allumé, et où toujours l'on versera de vermeil alcool flambant.

Il jugea l'avis bon. Mais, le lendemain, sorti du bol :

— Bien tiède ! dit-il en faisant la grimace.

Alors :

— Sommeille, lui conseillai-je, au cratère de quelque vésuve, parmi les bouillons des laves et le jaillissement des flammes.

Il approuva cette idée. Mais, le lendemain, descendu du volcan, — c'était, je pense, l'Hécla, — il me dit :

— J'ai l'onglée !

Et il avait grelotté toute la nuit.

— Diantre ! pensai-je.

Le prenant en pitié, je ne savais vrai-

ment qu'imaginer pour qu'il pût dormir à l'aise lorsque, tout à coup, en un sursaut de trouvaille :

— Diable! lui dis-je, tu dormiras ce soir dans le très tendre cœur, dans le cœur très aimant, dans le cœur très ardent de Madeleine, ma mie!

Il hésita. Sans doute, une telle hospitalité n'est pas de celles qu'on refuse ; mais le moyen de croire qu'un cœur de femme sera moins froid que les alcools flambants et que les flambants cratères? Pourtant il se résigna à tenter, la nuit venue, l'aventure ; et, à peine fût-il entré,—lui, le diable accoutumé aux cuves, aux grils et à tous les brasiers de l'enfer — dans le cher cœur que j'adore, qu'il s'en évada en hurlant : « A l'aide! A l'aide! Au secours! C'est trop chaud! Je brûle! »

XV

L'ATROCE NOM

Je demandai à ce mélancolique poète, naguère illustre, maintenant oublié : « Pourquoi, jeune encore, as-tu cessé de faire des vers? Est-ce qu'il s'éteignit en toi, l'amour des belles chimères? Est-ce qu'il s'est pour toujours séché, le rameau de ton rêve, où fleurissaient les belles images par touffes et la rose double des rimes? » Et le mélancolique poète m'a répondu : « Non, les nobles enthousiasmes, je ne les ai pas perdus, ni l'intense énergie créatrice; mais j'ai cessé d'écrire et jamais plus je n'écrirai à cause du Nom maudit. — Quel nom veux-tu dire?

demandai-je encore. — Le Nom de la cent fois traitresse et infidèle, qui fut mon éphémère joie et sera mon éternel tourment, le Nom de celle que je hais autant que je l'ai adorée. Ce Nom proféré ou écrit, c'est le désastre de tout ce qui est pur, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau. Il suffit, comme une horrible parole magique, à éteindre les étoiles, à flétrir les lys, à faire se faner la rose de la pudeur aux joues augustes des vierges. Je ne veux plus, je ne veux plus faire entendre l'abominable Nom ! — Eh ! dis-je, qui t'obligerait à le chanter? Oublie la vile parjure. Chante les amours des autres, chante la gloire des héros, et la loyale beauté du ciel et de la mer. — Hélas ! hélas! je ne puis, dit-il en sanglottant, car l'atroce charme du Nom ne réside pas que dans ce nom tout entier ; il se disperse, sans se diminuer, en chacun des signes qui le forment; de sorte

qu'il n'est presque plus de mots que je puisse écrire, et la plus sainte, la plus chaste, la plus sublime parole, — louange d'une élue ou d'une fiancée, ou des gloires d'un rédempteur, — ne signifierait qu'ignominie et abjection, à cause d'une seule lettre !

LE SONGE D'UN JOUR DE MAI

LE SONGE D'UN JOUR DE MAI

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants...

THÉOPHILE GAUTIER.

Ce qui, d'abord m'empêcha de m'endormir, — bien que j'eusse trouvé, sous un rayon de soleil dans l'île de Croissy, un tapis d'herbe tout à fait commode aux ensommeillements, avec, pour oreiller, une racine de vieil orme bien capitonnée de mousse, — c'est qu'une fauvette s'acharnait, dans le buisson voisin, à de si jolis gazouillis qu'il m'était impossible de ne point sacrifier mon désir de somme et de

silence, à mon plaisir de l'ouïr gazouiller ; et je ne fermai les paupières que lorsqu'elle eut pris son vol, chassée d'un coup d'aile de brise.

Les yeux clos, ai-je dormi?

J'ai rêvé, du moins, mais un rêve si diaphane aux clartés vraies, si pénétrable aux choses de la nature, que ce fut en effet, plutôt qu'un rêve incohérent et obscur, une illusion où la réalité se féerise sans s'abolir...

Le bois était en fête ! bois merveilleux ! avec des roses à toutes les branches, avec des gouttes de diamant et des ailes de pierreries à toutes les pointes de brins d'herbe, avec de joyeuses querelles de nids dans toutes les verdissantes broussailles. Les papillons, roses, jaunes, bleus, daphnés, myrtils, mélicertes, ne savaient plus où se se poser, tant il y avait de fleurs écloses.

La joie des frissonnants éphémères mettait une poussière ardente dans l'or diffus du soleil. Des mouches, ivres de s'être gorgées aux étamines, claironnaient leur triomphes. On voyait des frelons, ne pouvant plus voler, se laisser choir dans l'herbe, comme des ivrognes, tant ils avaient aspiré de parfums aux calices. Les passereaux picoraient les merises ! Les rossignols happaient les fourmis volantes ! Les instables libellules frissonnaient de la fraîcheur des sources et du chatouillis des cressons mouillés. C'était dans tout le bois estival en même temps que printanier, parmi les tiédeurs clémentes et les bons zéphirs, l'épanouie, la rieuse, la chantante, l'éperdue victoire de vivre.

Mais, brusquement, toute la joie fit silence et s'éteignit.

Pourquoi ?

A cause d'une nouvelle que, perché à une branche de sapin, annonçait un bouvreuil messager.

Il annonçait que ce n'était plus le temps de rire ; que les abeilles en courroux sortaient de leurs ruches pour venir troubler la fête des beaux jours. Elles étaient lasses, disait-il, d'être celles qui font le miel et ne le mangent pas. Eternité du travail sans salaire ! Il en fut ainsi pour les abeilles, bien avant les vers de Virgile. Mais les laborieuses sans récompense se révoltaient enfin. Oui, oui, sans doute, elles voletaient dans le soleil, comme les papillons, se posaient aux fleurs comme les coccinelles, mais ce n'était pas pour leur plaisir, c'était pour celui des autres, pour que fussent plus dorés et plus savoureux les rayons de leurs alvéoles, qu'on leur volait si vite. Maintenant leur patience ne pouvait se soumettre

davantage. Elles exigeaient moins de labeur et plus de joie ! Ce leur était une offense que le perpétuel enchantement où s'extasiaient sans mérite les roses, qui ne prennent que la peine de fleurir, les papillons qui n'ont qu'à voleter, les oisillons ayant pour unique besogne de se charmer de leur propre ramage. Et puisqu'on était injuste envers elles, elles seraient terribles envers les autres. Elles avaient des aiguillons, les abeilles ! elles sauraient se ruer, piquer, percer, ravager ! Bonnes ouvrières, mais meurtrières féroces.

Une chose, pendant que le bouvreuil annonçait cette nouvelle, redoubla l'épouvante : noir d'être innombrable et compact, tout le peuple des abeilles, en un énorme essaim sorti des ruches, s'avançait vers le bois ensoleillé. Hélas ! quelle bataille ç'allait être et combien de fleurs déchirées et d'ailes

d'insectes et de plumes d'oiseaux joncheraient le champ du combat.

Inquiet, je dis aux roses :

— Prenez pitié, de grâce ! Que la crainte du moins vous conseille la justice. Il sied, quand les abeilles se posent sur vos cœurs, que vous leur soyez douces, et que, parfois, l'échange d'un baiser les console et les encourage.

Et je dis aux papillons :

— C'est vrai que vous n'avez d'autre souci, vous, que de vous émerveiller des œillets et des jacinthes. Soyez équitables aux faiseuses de miel ! Ne leur enviez pas une part des parfums qui sont votre délice.

Et je dis aux oiselets :

— Poète, je vous aime, parce que vous chantez ! Pourtant vous auriez tort de ne pas être miséricordieux, vous qui vous bercez en la rythmique paresse des mélodieuses bran-

ches, à celles qui peinent, sans chanson, dans la sombre ruche.

Mais une petite églantine, très féroce :

— Eh ! les abeilles ont des aiguillons tout à fait insupportables ! Ce qui me plairait, c'est qu'on les tuât toutes.

Mais un papillon, très libertin :

— Eh ! pourquoi partagerais-je avec de vils insectes l'aimable odeur des fleurs éprises ? Il n'est que temps que l'on me délivre de ces importunes rivales.

Mais un rossignol, rêveur :

— De quoi me parles-tu ! je ne t'entends, ni ne veux t'entendre ; ce qui m'importe, c'est d'écouter, dans l'écho, le souvenir de mon chant.

De sorte que le bois ne s'attendrit pas du tout des plaintes des abeilles, et il n'eut d'autre soin que de vaincre la rébellion des laborieux insectes. Les épiniers allongèrent

leurs épines, pour la défense des buissons fleuris. Les araignées préparèrent des embûches. Les insectes guerriers voletèrent en ordre de bataille. Les frelons se ruèrent violents et sonnant des fanfares belliqueuses! Les oiseaux eux-mêmes, s'élançant d'entre les branches, fondirent sur l'essaim sorti des tristes ruches! Et celui-ci, devant le nombre et la force, recula, se dispersa, se réfugia, vaincu mais plein de rage, dans les sombres ateliers de miel.

Alors, dans le bois, dans le bois merveilleux, la fête, après la victoire, recommença, plus joyeuse, plus lumineuse, avec plus de roses aux branches, avec plus de rosée et de papillons aux pointes de brins d'herbe, avec plus de ramages dans les broussailles fleuries; et c'était une universelle joie.

Mais moi, étendu sur la mousse, la tête à la racine d'un vieil orme, je pensais, en

mon rêve pénétrable à la réalité des choses, qu'elles reviendraient, les abeilles, plus nombreuses, plus redoutables, furieuses, invincibles, et je plaignais les roses, les papillons et les rossignols...

TABLE

LA MESSE ROSE

I. — La messe rose et la messe noire. 1
II. — Les poupées 15
III. — Les trois Valentines. 29
IV. — La dernière-née du Diable. . . . 43
V. — Souhaits pour la bien-aimée. . . 53
VI. — Le chant du Signe. 65
VII. — Le sac vide 81
VIII. — Nonchalance 93
IX. — La chaste ville 109
X. — Après le flagrant délit. 123
XI. — Le sang d'hirondelle. 139
XII. — L'eau, la glace et le feu 153
XIII. — L'épitaphe d'une enfant. 169
XIV. — La perle dans le bas noir 183
XV. — Les alertes. 203
XVI. — L'hirondelle huppée 221
XVII. — Ce qui vaut la peine de vivre. . . . 235

LES AMOURS DE MADELEINE

I. — Le nom de tout. 247
II. — Le souffle perdu et retrouvé. . . 253

III. — La méchanceté punie 260
IV. — Contradiction... jusqu'à un certain point 266
V. — Quand elle passe 268
VI. — L'impatiente 270
VII. — Le nom obstiné. 278
VIII. — Deux oiseaux, — un seul nid. . . 280
IX. — Les présents impossibles. 282
X. — Les aumônes récompensées . . . 285
XI. — L'imbécile assassin 287
XII. — Les ronces et son amour. 290
XIII. — Le flocon de neige 292
XIV. — Le gîte trop chaud 296
XV. — L'atroce nom. 299

LE SONGE D'UN JOUR DE MAI 302

C. 1825. — Imp. F. Imbert, 7, rue des Canettes.

PQ 2359 .M5 M4 1893
La messe rose /
C.1
Stanford University Libraries
3 6105 038 908 369

PQ2359
M5.M4
1893

	DATE DUE		

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305